Shelf No
3069.77

FOUNDED 1852
SALUT PATRIBUS SIT DEUS MODUS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY

K SEP 12
1911
Mar 10
DEC 12
MAY 10
JUN -2

POUR LES ENFANTS

ROMANS ÉTRANGERS MODERNES

COLLECTION IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50

Envoi franco au reçu du prix (mandat ou timbres-poste).

ANSTEY. — *Vice-Versa,* traduction de l'anglais. 2e édition. 1 vol.

DMITRI GRIGOROWITCH. — *Les Parents de la Capitale,* roman traduit du russe par Elisabeth Tsakny, avec portrait par Th. Bérengier. 2e édition . . . . . 1 vol.

LERMONTOFF. — *Un héros de notre temps,* traduit du russe par A. de Villamarie, avec portrait de l'auteur. 2e édit . . 1 vol.

NARCIS OLLER. — *Le Papillon,* traduit du catalan, par Albert Savine, avec une préface par Emile Zola. 2e édition . 1 vol.

B. PEREZ GALDOS. — *Dona Perfecta,* traduit du castillan par Julien Lugol, avec une préface d'Albert Savine. 3e édition . . . . . 1 vol.

EDGAR POE. — *Derniers contes,* traduits par F. Rabbe, avec portrait de l'auteur par Th. Bérengier . . . . . 1 vol.

Comte LÉON TOLSTOÏ. — *Dernières nouvelles,* traduites du russe par Eléonore Tsakny, avec un portrait de l'auteur, par Th. Bérengier. 4e édition. . . . . 1 vol.

Comte LÉON TOLSTOÏ. — *Que Faire?* traduit du russe par Marina Polonsky et G. Debesse. 3e édition . . . . . 1 vol.

JUAN VALERA, de l'Académie espagnole. — *Le Commandeur Mendoza,* mœurs andalouses, traduit du castillan par Albert Savine. 3e édition . . . . . 1 vol.

GIOVANNI VERGA. — *Les Malavoglia,* mœurs siciliennes, traduit de l'italien par Édouard Rod. 3e édition . . . . . 1 vol.

GIOVANNI VERGA. — *Eva,* traduit de l'italien par A. Mouraux. 2e édition . . . . . 1 vol.

SHELLEY. — *Œuvres poétiques complètes,* traduction F. Rabbe . . . . . 3 vol.

Comte LÉON TOLSTOÏ. — *Ma Confession,* traduction Zoria. 3e édition . . . . . 1 vol.

Comte LÉON TOLSTOÏ. — *La Puissance des Ténèbres,* drame, traduction Ch. Neyroud. 2e édition . . . . . 1 vol.

FÉLIX RABBE. — *Shelley, sa vie et ses œuvres.* 2e édition. 4 fr.

JEAN FASTENRATH. — *Figures de l'Allemagne contemporaine.* 2e édition . . . . . 1 vol.

ISAAC PAVLOVSKY. — *Souvenirs sur Tourguéneff.* 2e édit. 1 vol.

Typographie A.-M. BEAUDELOT, 9, place des Vosges.

COMTE LÉON TOLSTOÏ

POUR LES ENFANTS

Première traduction française

Par B. TSEYTLINE et E. JAUBERT

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

18, RUE DROUOT, 18

—

1887

Tous droits réservés.

R. 4
Dec 21 1894

POUR LES ENFANTS

UN MOT

On a publié beaucoup de traductions du comte Léon Tolstoï durant le cours de ces dernières années. On n'avait pas encore songé au Tolstoï de l'enfance.

C'est ce que nous avons essayé de donner au lecteur français, dans les pages qui suivent, non pas qu'à proprement parler *Pour les enfants* s'adresse à la seule adolescence, —

plusieurs y trouveront une savoureuse lecture, qui ignorent depuis longtemps l'usage des brassières, et Tolstoï n'est pas moins grand dans ces petits récits que dans les vastes tableaux de *La Guerre et la Paix*.

Le volume que voici se compose de récits de genres différents. Les uns sont des souvenirs d'enfance, qui semblent des feuillets arrachés aux mémoires du génial écrivain ; d'autres nous apparaissent comme les fragments d'un journal de chasse, des miniatures de *Récits d'un Chasseur*. Et pour ma part, j'aurais peine à oublier *Une Chasse à l'Ours* que je m'explique mal que les traducteurs aient négligée jusqu'ici.

Il y a aussi des contes historiques, pleins de couleur, comme *Yermak* ; des anecdotes morales, des descriptions d'histoire naturelle, des contes pour les mougiks, que sais-je ?

La perle du volume serait à notre avis l'essai qui porte en russe un titre à peu près équi-

valent à celui-ci : *Est-ce de nous que les enfants des mougiks doivent apprendre à écrire, ou est-ce nous qui devons aller à leur école?*

Cet essai et bien d'autres furent écrits pour le journal de pédagogie que rédigea quelque temps le comte Léon Tolstoï, et auquel il fait maintes allusions dans *Ma Confession*.

Quand il connaîtra ces pages, et j'espère qu'on lui lira ces récits à l'école, durant une récréation, par un temps pluvieux, notre petit paysan français ressentira quelque sympathie pour le petit mougik. Jeannot, qui sait si vite le prix de l'argent et n'est ni prêteur ni large de cœur, apprendra d'Vaniouchka, le désintéressement et la charité vraie, et le comte Léon Tolstoï, moralisant hors frontières, aura fait une bonne action de plus.

L'ÉDITEUR.

COMMENT J'APPRIS A MONTER A CHEVAL

Quand j'étais petit, nous travaillions toute la semaine, mes frères et moi ; mais, les dimanches et les fêtes, nous allions nous promener et jouer ensemble.

Un jour, notre papa dit :

— Il faut apprendre aux aînés à monter à cheval, les envoyer au manège.

J'étais le plus petit de tous, et je demandai :

— Et moi, ne peut-on me l'apprendre aussi?

— Toi, tu tomberais, répondit papa.

Je me mis à le supplier, j'étais sur le point de fondre en larmes.

— Eh bien ! fit-il, toi aussi. Mais prends bien garde seulement : si tu tombes, ne va pas pleurer. Qui ne tombe jamais de cheval n'apprendra jamais à monter.

Quand vint le mercredi, on nous mena tous les trois au manège. Nous gravîmes un grand perron, puis un petit ; et du petit perron, nous aperçûmes une salle haute et large, avec du sable au lieu de plancher. Dans cette salle chevauchaient des messieurs, des dames, des garçonnets comme nous.

C'était le manège.

Il n'y faisait pas très clair, dans ce manège. Ça sentait le cheval ; on n'entendait que claquements de fouet, cris des cavaliers à leurs montures, bruit de sabots heurtant les barrières de bois. Je commençai par avoir peur,

et ne pus rien regarder tout d'abord. Puis, notre diadéka[1] appela l'écuyer et lui dit :

— Voilà ; donnez des chevaux à ces garçonnets ; ils vont apprendre à monter.

— Bien ! répondit l'écuyer.

Puis, me regardant :

— Celui-ci est encore trop petit, fit-il.

Mais le diadéka intervint :

— Il a promis de ne pas pleurer lorsqu'il tomberait, dit-il.

L'écuyer se mit à rire et partit.

Bientôt, on amena trois chevaux sellés. Après avoir ôté nos manteaux, nous prîmes l'escalier qui descendait au manège. L'écuyer tenait l'animal par la longe, et mes frères chevauchaient autour de la piste. Ils allèrent d'abord au pas, puis au trot. On fit venir ensuite un petit cheval, un alezan, à la queue coupée court ; il s'appelait Tchervontchik.

1. Sous-gouverneur.

L'écuyer se mit à rire et me dit :

— Eh bien ! cavalier, montez !

J'étais à la fois joyeux et inquiet, et je voulais faire en sorte que nul ne s'aperçût de mon inquiétude. Longtemps, j'essayai de mettre le pied dans l'étrier, mais je n'y pus réussir d'aucune façon, parce que j'étais trop petit. Alors l'écuyer me souleva par les bras et m'assit, en disant :

— Le barine n'est pas lourd.

Il me tint d'abord le bras ; mais, ayant remarqué qu'on n'avait point tenu mes frères, je le priai de me lâcher.

— Vous n'avez donc pas peur ? me dit-il.

Certes, j'avais très peur, mais je répondis :

— Pas du tout.

Ce qui m'épouvantait le plus, c'était que Tchervontchik dressait à tout moment l'oreille. Je le croyais fâché contre moi.

— Soit, me dit l'écuyer, mais prenez garde, ne tombez pas.

Et il me lâcha.

Tout d'abord, Tchervontchik allait au pas, et je me tenais droit. Mais la selle oscillait, et j'avais peur de glisser.

— Eh bien ! me demanda l'écuyer, vous sentez-vous ferme ?

— Je me sens ferme, répondis-je.

— Eh bien ! maintenant au trot !

Et l'écuyer fit claquer sa langue.

Tchervontchik prit le petit trot. Moi je commençais à glisser ; mais je n'en disais rien et m'efforçais de ne pas rouler sur le côté. L'écuyer me félicita :

— Ça, cavalier, voilà qui est bien !

Ce dont je n'étais pas médiocrement fier.

Juste à ce moment, l'écuyer fut accosté par un de ses camarades ; il se mit à causer avec lui et cessa de me surveiller.

Tout à coup, je sentis que je perdais l'équi-

libre. Je voulus me remettre en selle : vains efforts. J'allais crier à l'écuyer d'arrêter ; mais je pensai qu'il serait honteux à moi d'agir ainsi et je me tus.

L'écuyer ne me voyait pas ; Tchervontchik trottait toujours, et toujours je me sentais glisser davantage sur le côté. Je regardai l'écuyer dans l'espoir qu'il allait venir à mon aide ; mais il continuait à causer avec son camarade, et, sans me voir, répétait de temps en temps :

— Est-il assez brave, ce cavalier !

J'étais tout à fait penché. L'épouvante me prit ; je me crus perdu. Mais crier, quelle honte ! Tchervontchik, d'une dernière secousse, me désarçonna et je roulai par terre.

Alors le cheval s'arrêta ; l'écuyer, se retournant, s'aperçut que je n'étais plus en selle :

— Quel coup imprévu ! dit-il. Il est tombé, mon cavalier !

Et il s'empressa autour de moi. Quand je lui

eus dit que je n'étais pas blessé, il se mit à rire :

— C'est élastique, un corps d'enfant ! fit-il.

Moi, j'avais envie de pleurer. Je demandai qu'on me remît en selle ; on m'y remit, et je ne tombai plus.

Deux fois par semaine, nous allions au manège ; j'eus bientôt appris à me tenir à cheval dans les règles, et je n'avais plus peur de rien.

LE VIEUX CHEVAL

Chez nous vivait un très vieil homme, Pimen Timophéitch. Il avait quatre-vingts ans. Il demeurait sans rien faire chez son petit-fils. Son dos était tout voûté, il s'aidait d'un bâton pour marcher et traînait péniblement ses pieds. Il n'avait plus une seule dent, son visage était ridé, sa lèvre inférieure pendait ; quand il marchait, quand il parlait, ses lèvres se mettaient à trembler, on ne pouvait comprendre ce qu'il disait.

Nous étions quatre frères, et tous quatre nous aimions à monter à cheval. Mais nous n'avions pas de monture assez douce pour nous : on ne nous laissait qu'un vieux cheval ; on l'appelait Voronok.

Un jour, notre maman nous permit une promenade, et nous courûmes tous à l'écurie avec notre diadéka[1]. Le cocher nous sella Voronok, et l'aîné monta le premier. Longtemps il chevaucha ; il alla jusqu'à l'aire, fit le tour du jardin ; quand il fut près de nous, nous lui criâmes :

— Eh bien ! galope, maintenant !

Il se mit à frapper sa bête des pieds et de la cravache, et Voronok passa au galop devant nous.

Après l'aîné, le cadet. Lui aussi il chevaucha longtemps ; lui aussi, à coups de cravache, mit au galop Voronok et dévala

1. Sous-gouverneur.

du coteau à fond de train. Il voulait poursuivre, mais le troisième frère le supplia de descendre.

Le troisième frère, comme les autres, alla jusqu'à l'aire, fit le tour du jardin, traversa le village et dévala au galop du coteau vers l'écurie.

Lorsqu'il fut près de nous, Voronok souffla bruyamment ; son cou et ses épaules étaient noirs de sueur.

Quand mon tour arriva, je voulus étonner mes frères, et leur montrer mon adresse à monter à cheval. Je me mis à lancer Voronok au grand galop, mais Voronok ne voulait point s'éloigner de l'écurie. Et malgré mes coups, il se refusa à courir ; il avait peur et se retournait à tout moment.

Je m'emportai contre lui, et le frappai à toute volée de la cravache et des talons. J'essayai de l'atteindre aux endroits les plus sensibles, je cassai la cravache et, du manche

brisé, je me mis à lui cogner la tête. Mais Voronok ne voulait toujours pas galoper.

Alors je me tournai vers le diadéka et le priai de me donner une cravache un peu plus forte. Mais il me répondit :

— C'est assez chevauché, monsieur, descendez. Quoi ? martyriser ce cheval !

J'en eus de l'humeur :

— Comment ! ripostai-je ; je n'ai pas chevauché du tout ! Vous verrez comme je vais galoper. Donnez-moi, je vous prie, une cravache un peu plus forte. Je saurai bien l'échauffer.

Alors le diadéka, hochant la tête, dit :

— Ah ! monsieur, vous n'avez pas de pitié. Pourquoi l'échauffer ? Il a vingt ans. Ce cheval est accablé de fatigue, il respire à peine ; il est vieux, il est si vieux !... C'est comme Pimen Timophéitch. Monteriez-vous sur Timophéitch, et le lanceriez-vous au grand galop à coups de cravache ? Est-ce que vous n'auriez pas de pitié ?

Je me souvins de Pimen et j'obéis au diadéka. Je descendis de cheval, et quand je le vis, les flancs en nage, respirant péniblement de ses narines, et remuant sa courte queue pelée, je compris ce qu'il avait dû souffrir. Moi qui le croyais aussi joyeux que moi !... J'avais tant de pitié pour Voronok, que je lui embrassai son cou tout mouillé de sueur, en lui demandant pardon de l'avoir battu.

J'ai bien grandi depuis lors, mais j'ai toujours pitié des chevaux, et, quand j'en vois martyriser, toujours je me souviens de Voronok et de Pimen Timophéitch.

BOULKA

J'avais un petit dogue qu'on appelait Boulka. Il était entièrement noir, sauf le bout des pattes de devant qui était blanc. Les dogues ont la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure, et les dents d'en haut s'emboîtent dans celles d'en bas ; mais chez Boulka, la mâchoire inférieure s'avançait tellement qu'on eût pu mettre le doigt entre les deux rangées. Son museau était large, ses yeux grands, noirs et brillants ; ses incisives et ses canines

blanches étaient sans cesse à découvert. Il ressemblait à un nègre. Il n'était pas méchant et ne mordait point ; mais il était singulièrement vigoureux : quand une fois il s'accrochait à quelque chose, il serrait si fort les dents qu'il restait suspendu comme un chiffon ; on ne lui eût pas plus fait lâcher prise qu'à un perce-oreille.

Un jour, on le poussa sur un ours. Il lui coiffa l'oreille et resta suspendu comme une sangsue. L'ours avait beau lui donner des coups de griffes, le serrer contre son poitrail, le secouer dans tous les sens, il ne pouvait s'en débarrasser ; il finit par se jeter à terre pour écraser Boulka, mais Boulka tint bon jusqu'à ce qu'on l'eût arrosé d'eau froide.

Je l'avais pris tout petit et l'avais élevé moi-même. Lorsque je partis pour le Caucase, je ne voulus point l'emmener ; je quittai la maison sans bruit, en donnant l'ordre de l'enfermer.

Au premier relais, comme j'allais remonter

en voiture, je vis tout à coup rouler sur le chemin quelque chose de noir et de brillant. C'était Boulka avec son collier de cuivre. Il s'élança vers le relais, se jeta sur moi, puis, me léchant la main, il s'étendit à l'ombre sous le traîneau. Sa langue me couvrait toute la paume. Tantôt il la rentrait, avalait la salive, tantôt il l'avançait pour me lécher encore... Il haletait, battait du flanc ; il se tortillait de côté et d'autre et frappait le sol de sa queue.

Je sus depuis qu'il avait, moi parti, rompu sa chaîne, sauté par la fenêtre et, me suivant à la piste, galopé sur la route, faisant ainsi près de vingt verstes par une excessive chaleur.

BOULKA ET LE SANGLIER

Un jour, au Caucase, nous partîmes pour la chasse aux sangliers, et Boulka accourut pour m'accompagner. Dès que les chiens courants se mirent à quêter[1], Boulka, suivant leurs abois, disparut dans la forêt.

C'était en novembre, quand les sangliers et les porcs sont énormes. Au Caucase les bois où vivent les sangliers portent force fruits savoureux : raisins sauvages, pommes, poires, mûres sauvages, pommes de pin, glands,

1. Terme de chasse. Chercher.

prunelles ; quand tous ces fruits sont mûrs, et que les premières gelées les font tomber, les sangliers s'en gavent et engraissent.

En ce moment, le sanglier est si gros qu'il ne peut courir longtemps devant les chiens. Quand il est poursuivi depuis deux heures, il se dérobe dans un fourré et s'y abrite. Alors les chasseurs l'y suivent, et tirent. Les abois des chiens indiquent si la bête est arrêtée ou lancée : lancée, les chiens aboient avec un cri, comme quand on les bat ; arrêtée, ils aboient comme après un homme, en hurlant un peu.

Ce jour-là, je courus longtemps sans réussir à croiser la voie d'un sanglier. Enfin j'ouïs les abois traînants et les cris des chiens courants, et je m'élançai de ce côté. Je me trouvais déjà assez près d'un sanglier ; j'entendais déjà un grand fracas dans l'épaisseur du fourré : c'était la bête servie par les chiens ; mais on devinait, aux aboiements, qu'ils ne l'avaient

pas encore assaillie, et qu'ils tournaient seulement autour d'elle.

Tout à coup, un bruit frappa mon oreille derrière moi ; je me retournai et j'aperçus Boulka. Il fallait qu'il eût perdu les chiens dans la forêt et se fût fourvoyé ; mais à présent il entendait leurs abois et accourait rapidement, comme moi, dans leur direction. Il galopait à travers la clairière, dans l'herbe haute ; je ne voyais de lui que sa tête noire et sa langue serrée entre ses dents blanches.

Je l'appelai, mais il me dépassa sans regarder derrière lui et se jeta dans le fourré. Je l'y poursuivis ; mais plus j'allais, plus le hallier s'épaississait. Les branches m'arrachaient mon bonnet, me cinglaient la figure ; ma veste s'accrochait aux épines des ronces. Je me rapprochais des aboiements, mais je ne pouvais rien voir.

Soudain, j'entendis les chiens aboyer plus fort ; quelque chose craqua, et le sanglier,

ayant repris haleine, se mit à grogner. Je crus comprendre en même temps que Boulka l'avait joint et se démenait avec lui. Je rassemblai mes forces pour arriver plus vite, à travers le fourré, sur le théâtre de la lutte. Au plus profond du hallier, j'aperçus, aboyant et hurlant, un chien courant au poil tacheté et, à trois pas de lui, quelque chose de noir qui se tortillait.

Lorsque je fus plus près, j'entrevis le sanglier, et Boulka se mit à crier furieusement. La bête, avec un grognement, marcha sur le chien courant, qui recula, la queue entre les jambes. Je voyais tout le côté du sanglier et sa tête ; je visai et tirai.

J'avais frappé juste : grognant, faisant craquer les branches, l'animal s'enfuit loin de moi dans l'épaisseur du fourré. Les chiens criaient, aboyaient, suivaient sa trace ; moi je me jetai dans le fourré derrière lui.

Voici qu'à mes pieds j'aperçus et entendis

quelque chose. C'était Boulka allongé sur le flanc, il poussait des cris ; sous lui, une flaque de sang. Je pensai : « Mon chien est perdu. » Mais j'avais un autre souci, et je poussai plus loin.

Bientôt le sanglier m'apparut. Les chiens l'assaillaient par derrière ; lui leur faisait tête d'un côté, puis de l'autre. A ma vue, il fondit sur moi. Je tirai mon second coup presque à bout portant, si bien que les soies de l'animal prirent feu sur lui ; il grogna, chancela, et de tout son poids frappa lourdement le sol.

Quand je m'approchai de lui, le sanglier était déjà mort ; à peine, par-ci par-là, un gonflement, un dernier frisson. Les chiens, hérissés et furieux, lui déchiraient le ventre et les cuisses, ou lappaient le sang de sa plaie.

Je me souvins alors de Boulka, et retournai le chercher. Il se traîna à ma rencontre en gémissant ; j'accourus près de lui, et, me baissant, j'examinai sa plaie. Il avait le ventre

décousu ; ses boyaux pendaient sur les feuilles sèches.

Lorsque mes compagnons m'eurent rejoint, nous lui remîmes l'intestin en place et cousîmes sa plaie. Pendant que nous lui cousions le ventre, perçant sa peau avec l'aiguille, il ne cessait de me lécher les mains.

On lia le sanglier à la queue d'un cheval, pour l'emporter hors de la forêt ; on mit Boulka en croupe, et l'on rentra ainsi à la maison. Boulka fut malade six semaines, puis il guérit.

LES FAISANS

Au Caucase, les poules sauvages s'appellent des faisans. Il y en a tant, qu'elles coûtent moins cher que les poules domestiques.

On chasse les faisans au chevalet, à l'embuscade et au chien courant.

Voici comment s'opère la chasse au chevalet. Tu prends de la toile à voile, tu la tends sur un châssis ; au milieu du châssis, une latte ; dans la toile à voile, un trou. C'est le chevalet, ce châssis tendu de toile à voile.

Avec ce chevalet et un fusil, tu t'en vas, dès l'aube, en forêt. Portant devant toi le chevalet, tu observes les faisans par le trou de la toile. C'est l'heure où ils vont par la campagne quêtant leur nourriture. Tu rencontres parfois une famille entière, — la poule et ses poussins, — parfois, un coq avec sa poule, ou plusieurs coqs ensemble.

Les faisans ne voient pas l'homme; ils n'ont pas peur de la toile à voile, et ils laissent le chasseur arriver à portée. Celui-ci plante alors debout son chevalet, sort par le trou le canon de son fusil, et tire au choix.

Pour la chasse à l'embuscade, tu lances dans la forêt un petit chien de basse-cour, et tu le suis de près. Lorsque le chien trouve un faisan, il court sur lui; le faisan vole sur un arbre et le chien se met à japper. Le chasseur accourt et tire.

Cette chasse serait facile, si le faisan se posait sur un arbre isolé et à découvert. Mais il

choisit toujours l'arbre le plus touffu, au plus épais du bois, et, dès qu'il aperçoit le chasseur, il se dérobe dans les branches; presque toujours, il est malaisé de pénétrer dans le fourré jusqu'à l'arbre où le coq reste branché, et malaisé de l'apercevoir. Quand le chien est tout seul à japper, le faisan n'a pas peur; il se dresse sur sa branche, fait le beau et bat des ailes pour narguer le chien; mais qu'un homme s'approche, aussitôt le gibier s'aplatit; seul, un chasseur expérimenté saura le distinguer; le novice passera à côté sans rien voir.

Lorsque les Cosaques, d'un pas furtif, ont approché un faisan, ils s'enfoncent leur bonnet sur la figure, et évitent de regarder en l'air; car si cet oiseau a peur d'un homme armé d'un fusil, il a surtout peur de ses yeux.

La chasse au chien courant se fait, voici comment. On prend un chien courant et l'on s'engage avec lui dans la forêt. Le chien va

flairant, reconnaît ainsi les endroits où les faisans ont passé à l'aube et mangé, et examine leurs traces. Quelque soin qu'ils aient mis à brouiller leurs voies, un bon chien sait toujours reconnaître la dernière. Plus il marchera sur la piste, plus elle s'échauffera ; il arrivera ainsi à l'endroit où le faisan, dans la journée, s'est arrêté dans l'herbe, ou à la voie qu'il vient de prendre. Une fois à proximité, quand son odorat semble lui révéler que le gibier est devant lui, le chien ralentit de plus en plus son allure, de peur de l'effaroucher, puis s'arrête pour bondir brusquement et le happer. Quand le chien va le saisir, le faisan prend l'essor et le chasseur tire.

MILTON ET BOULKA

Je m'étais procuré, pour chasser le faisan, un chien courant. Il s'appelait Milton, grand, maigre, tacheté de gris, longues lèvres, longues oreilles, très fort et très intelligent. Milton et Boulka ne se mordaient pas. Jamais chien ne montra les dents à Boulka ; lui n'avait qu'à montrer les siennes, et les chiens se sauvaient, la queue entre les jambes.

Un jour, je partis aux faisans avec Milton. Tout à coup, Boulka me rejoignit dans la fo-

rêt. Je voulus le chasser, mais inutilement. Le ramener à la maison, c'était bien loin. Persuadé qu'il ne me gênerait pas, je me remis en marche; mais à peine Milton eut-il senti dans les herbes et quêté un faisan, que Boulka se jeta en avant et se mit à fureter dans tous les sens, désireux de lever le gibier avant Milton. Ayant entendu quelque chose dans l'herbe, il bondit, se tortilla. Mais il n'avait pas le nez bon, et n'eût su, tout seul, trouver la voie[1]; alors il regarda Milton et courut le rejoindre. Dès que Milton eut empaumé la voie, Boulka sauta en avant. J'eus beau le rappeler, le battre, je n'en pus rien obtenir. Aussitôt que Milton commençait sa quête, il se précipitait et l'empêchait.

Je songeais déjà à revenir au logis, croyant ma chasse gâtée, lorsque Milton, plus avisé

1. Terme de chasse. On dit que les chiens empaument la voie quand, rencontrant la piste, ils la suivent avec ardeur. (Littré).

que moi, imagina un moyen de tromper Boulka. Voici comment il s'y prit. Dès que Boulka bondissait en avant, il abandonnait la piste, se tournait d'un autre côté et faisait semblant de quêter ; Boulka se précipitait vers lui ; mais Milton, me regardant et frétillant de la queue, reprenait aussitôt la vraie piste. De nouveau Boulka revenait sur Milton et le dépassait, et de nouveau le chien courant, trompant son compagnon, faisait dix pas à droite ou à gauche, puis revenait me mettre dans la voie. C'est ainsi que, pendant toute la chasse, il donna le change à Boulka, sans jamais lui permettre de gâter les choses.

LA TORTUE

Une fois, j'étais allé à la chasse avec Milton. Arrivé près de la forêt, il se mit à quêter, la queue tendue, les oreilles retroussées, les narines frémissantes. J'armai mon fusil et marchai derrière lui. Je croyais qu'il quêtait perdrix, faisan ou lièvre. Mais au lieu de gagner la forêt, il s'en allait par les champs. Je le suivis, et, comme je regardais en avant, j'aperçus aussitôt ce qu'il cherchait. Devant lui cheminait une petite tortue, de la grosseur

d'un bonnet. La tête nue, d'un gris foncé, emmanchée d'un long cou, s'effilait comme un pistil ; elle se mouvait en écartant largement des pattes nues comme la tête, et une carapace lui couvrait le dos.

Quand elle aperçut le chien, elle rentra sa tête et ses pieds et s'aplatit dans l'herbe, de manière à ne présenter que sa carapace. Milton la saisit et se mit à mordre ; mais ses dents ne purent l'entamer ; car la carapace qui protège le dos de la tortue se continue sous le ventre, laissant seulement, par devant, par derrière et sur les côtés, des trous où passent la tête, les pattes et la queue.

J'arrachai la tortue à Milton, et j'examinai les dessins de son dos, et sa carapace, et sa manière de s'y cacher. Lorsque, la tenant à deux mains, on regarde par les trous de la carapace, on voit dans l'intérieur, comme dans une cave, quelque chose de noir et de vivant.

Je laissai tomber la tortue dans l'herbe,

mais Milton ne voulut point l'abandonner ; il la prit dans sa gueule et la porta derrière moi. Tout à coup, il se mit à gémir, et lâcha prise. La tortue, lui glissant une de ses pattes dans la bouche, venait de l'en griffer. Il était si furieux contre elle, qu'il se mit à aboyer et à l'empoigner de nouveau pour l'emporter. Je lui ordonnai de la laisser, mais il refusa. Alors je la lui ôtai de force, et la jetai par terre. Mais il ne pouvait se résigner ; il creusa près d'elle, à la hâte, un trou avec ses pattes ; quand le trou fut assez grand, il y poussa la tortue et la recouvrit de terre.

Les tortues vivent sur la terre et dans l'eau, comme les couleuvres et les grenouilles. Elles se reproduisent par des œufs, qu'au printemps, par centaines, elles pondent sur le sol. Ces œufs, elles ne les couvent pas ; mais, d'eux-mêmes, comme ceux des poissons, ils se cassent, — et les tortues sortent. Les plus petites n'ont pas la grosseur d'une soucoupe ;

quant aux plus grandes, elles atteignent une longueur de trois archines[1] avec un poids d'une vingtaine de pouds[2]. Les grandes tortues vivent dans la mer.

La carapace de la tortue, — ce sont ses côtes ; seulement tandis que chez l'homme et d'autres animaux, les côtes sont séparées, celles de la tortue sont réunies en un seul bloc. Une autre différence essentielle, c'est que, chez tous les animaux, les côtes se trouvent à l'intérieur, sous la chair ; chez la tortue, les côtes sont en dessus, recouvrant la chair.

1. 0^{m} 711^{mm}.
2. Le poud pèse environ 16 kilog.

BOULKA ET LE LOUP

Lorsque je quittai le Caucase, la guerre y sévissait encore, et il y avait danger à voyager la nuit sans escorte.

Désireux de partir à la première heure du matin, je ne voulus pas me coucher.

Un ami vint me tenir compagnie; tous deux nous passâmes la soirée et la nuit assis devant ma cabane dans la rue du bourg cosaque.

Un brouillard voilait la lune; mais, quoi-

qu'on ne la vît pas, il faisait si clair qu'on eût pu lire.

Au milieu de la nuit, nous entendîmes, soudain, de l'autre côté de la rue, dans une cour, piauler un cochon de lait. Quelqu'un cria :

— C'est un loup qui étrangle le cochon de lait !

Je courus dans ma cabane, saisis mon fusil chargé et m'élançai dans la rue. On s'empressait à la porte cochère de la maison où piaulait le cochon de lait.

— Par ici ! me cria-t-on.

Milton me suivit en bondissant, il croyait, sans doute, que je partais pour la chasse avec mon fusil, et Boulka, dressant ses courtes oreilles, se démenait de côté et d'autre, comme pour demander où planter ses crocs.

En me hâtant vers la haie, j'aperçus de l'autre côté, dans la cour, la bête qui venait droit sur moi. C'était un loup. Il courut à la

haie et prit son élan pour la franchir. Je me jetai de côté et armai mon fusil. Il n'eut pas plus tôt sauté de mon côté que, le couchant en joue à bout portant, je pressai la détente ; mais le fusil fit « tchik » et le coup ne partit pas. Le loup, sans s'arrêter, traversa rapidement la rue.

Milton et Boulka se lancèrent à sa poursuite. Milton l'eut bientôt rejoint ; mais on voyait qu'il n'osait pas l'attaquer ; quant à Boulka, bien qu'il se hâtât sur ses jambes courtes, il ne put atteindre le loup.

Nous nous mîmes à courir de toutes nos forces dans la direction de la bête, mais loup et chiens eurent bientôt disparu à nos yeux. Seulement, près du fossé, au coin du bourg cosaque, nous entendîmes de rares aboiements, une plainte, et nous aperçûmes, à travers le brouillard lunaire, une poussière qui s'élevait, et les chiens qui bataillaient avec le loup.

Lorsque nous fûmes au fossé, plus de loup, et les chiens s'en revenaient tous deux vers nous, la queue en l'air, la mine hargneuse. Boulka, en grondant, me poussa de la tête; on voyait qu'il eût voulu me raconter quelque chose, mais ne le pouvait.

En examinant les chiens, nous reconnûmes que Boulka avait sur la tête une petite plaie. Il était clair qu'il avait assailli le loup près du fossé, mais qu'il n'avait pu le coiffer; et la bête, montrant les dents, avait pris la fuite. La plaie n'était pas grande, nul danger à redouter.

Nous retournâmes à la cabane, et notre causerie roula sur l'évènement. J'étais furieux que mon fusil eût raté, et je ne cessais de me dire que, si mon coup était parti, le loup serait resté sur la place. Mon ami s'étonnait que l'animal eût pu pénétrer dans la cour. Un vieux Cosaque affirmait

qu'il n'y avait là rien de surprenant, que ce n'était pas un loup, mais une sorcière, laquelle avait jeté un sort sur mon fusil. Ainsi causions-nous, assis devant la cabane.

Brusquement, les chiens sursautèrent ; devant nous, au milieu de la rue, apparaissait le même loup ; mais cette fois, à nos cris, il détala si vite, que les chiens ne purent l'atteindre.

Cette seconde apparition raffermit le vieux Cosaque dans son idée que ce loup était une sorcière. Moi, je me demandai si ce n'était pas un loup enragé, car je n'avais jamais vu, ni ouï dire, qu'un loup chassé d'un endroit y fût revenu.

A tout hasard, je saupoudrai de poudre la plaie de Boulka et j'y mis le feu. La poudre, s'enflammant, brûla la partie malade.

C'était pour brûler la salive enragée, au cas où elle n'eût pas encore pénétré dans

le sang, que je portai ainsi la flamme dans la blessure, sachant bien qu'une fois mêlée au sang, la salive se répandrait avec lui par tout le corps, et que c'en serait fait dès lors de Boulka.

CE QU'IL ADVINT DE BOULKA A PETIGORSK[1]

Du bourg cosaque je ne retournai pas tout droit en Russie ; je m'arrêtai à Petigorsk et y passai deux mois. J'avais fait cadeau de Milton à un Cosaque chasseur ; quant à Boulka, je l'emmenai avec moi à Petigorsk.

Petigorsk est ainsi nommé parce qu'il se trouve sur le mont Bech-Taou, Bech, en tartare, signifiant cinq, et Taou, montagne. De cette montagne sort une source thermale

1. Ville du Caucase (les Cinq-Montagnes).

sulfureuse ; cette source a la température de l'eau bouillante ; au-dessus de l'endroit où elle s'épanche, la vapeur se dégage constamment, comme au-dessus d'un samovar.

L'emplacement de la ville est des plus riants ; partout des eaux thermales ; dans la vallée serpente une petite rivière, la Pedkoumok ; sur les cimes, des forêts, autour de la ville, des champs ; au loin, la vue s'étend sur les grandes montagnes caucasiques. Sur ces montagnes, jamais la neige ne fond, et elles sont toujours blanches comme du sucre. La plus grande, l'Elbrouz, pareille à un blanc pain de sucre, se voit de partout quand le temps est clair.

On vient prendre les eaux à Petigorsk ; au-dessus des sources thermales s'élèvent des pavillons, des kiosques entourés de jardins et de sentiers. Le matin, la musique joue ; on boit des verres d'eau, on se baigne, on se promène.

La ville proprement dite est perchée à mi-côte ; au pied de la montagne, un grand faubourg d'une seule rue. C'était une maisonnette de ce faubourg que j'habitais. Bâtie dans la cour, ses fenêtres donnaient sur un petit jardin, où le maître tenait ses abeilles, non dans des troncs d'arbres, comme en Russie, mais dans des corbeilles rondes. Ces abeilles étaient si douces que tous les matins, avec Boulka, nous venions nous asseoir dans ce jardin parmi leurs ruches.

Boulka marchait parmi les ruches, s'émerveillant des abeilles, les flairant, les écoutant bourdonner ; mais il s'approchait d'elles avec tant de précaution, qu'il ne les troublait point, et qu'elles ne le piquaient pas.

Un matin que, de retour des eaux, je prenais du café dans le jardin, Boulka se mit à se gratter les oreilles, en faisant du bruit avec son collier. Ce bruit inquiétait les abeilles, j'ôtai au chien son collier. Un

moment après j'entendis, venant de la ville, une clameur étrange et effroyable, chiens qui aboyaient, gémissaient, hurlaient, gens qui criaient à tue-tête ; et cette clameur descendait de la montagne, et de plus en plus s'approchait de notre faubourg.

Boulka, ayant cessé de se gratter, appuyait entre ses pattes sa large tête aux dents blanches, et, sortant parfois sa langue, demeurait tranquille auprès de moi. En entendant la clameur, il dressa les oreilles, comme s'il eût compris ce que c'était, montra les dents, se leva et se mit à gronder.

La clameur s'approchait, tous les chiens de la ville entière étaient là, aboyant, gémissant, hurlant. Je m'en fus sur le seuil de la porte cochère pour regarder ; la maîtresse de la maison vint m'y rejoindre.

— Qu'est-ce que c'est donc ? lui demandai-je.

— Ce sont les forçats de la prison qui

vont assommant les chiens, me répondit-elle. Ils se sont multipliés à l'excès, et la municipalité a donné l'ordre d'assommer tous les chiens errant par la ville.

— Comment ! on me tuerait Boulka, s'il leur tombait entre les mains ?

— Non, on n'assomme pas les chiens qui ont un collier.

Tandis que nous parlions, les forçats s'avançaient vers notre cour.

En tête, des soldats ; derrière, quatre forçats enchaînés. Deux des forçats tenaient à la main de longs crocs de fer, les deux autres des gourdins. Devant notre porte cochère, l'un d'eux, accrochant de son croc un petit chien de basse-cour, le tira au milieu de la rue, et l'autre se mit à l'assommer à coups de gourdin.

Le petit chien poussait des hurlements affreux, mais les forçats criaient quelque chose et éclataient de rire. L'homme au

croc retourna le petit chien, puis, le voyant crevé, retira son croc et promena ses regards autour de lui, en quête d'un autre chien.

Juste à ce moment, Boulka, d'un bond, comme autrefois sur l'ours, sauta sur le forçat. Je me souvins qu'il était sans collier et l'appelait bien vite :

— Boulka, ici !

Puis, je criai aux forçats de ne point toucher à mon chien.

Mais, en voyant Boulka, le forçat s'était mis à rire, et, d'un coup bien dirigé de son arme, il l'avait accroché par la cuisse.

Boulka se rejeta en arrière, mais le forçat tira à lui en criant à son camarade :

— Assomme !

L'autre leva son gourdin, et Boulka allait être tué ; mais il se débattit, la peau de sa cuisse se déchira, et la pauvre bête, la queue entre les jambes, une plaie rouge à

la cuisse, courut se réfugier par le guichet dans la maison, et se cacher sous mon lit. Ce qui l'avait sauvé, c'est que sa peau s'était entièrement déchirée à l'endroit même où le croc avait pénétré.

LA FIN DE BOULKA ET DE MILTON

Boulka et Milton moururent à la même époque.

Le vieux Cosaque n'avait point su ménager Milton. Au lieu de se borner à chasser les oiseaux avec lui, il voulut le mener aux sangliers. Ce même automne, un ragot le décousit; personne ne put le recoudre, et Milton trépassa.

Quant à Boulka, il ne vécut pas un long temps après son aventure avec les forçats.

Bientôt il commença à s'ennuyer, à lécher tout ce qu'il rencontrait. Il me léchait les mains, mais non plus comme auparavant. pour me caresser. Il léchait longtemps et fortement, en appuyant sa langue, puis cherchait à saisir avec les dents. On voyait qu'il avait besoin de mordre la main, mais qu'il ne voulait pas.

Je cessai de lui abandonner ma main. Il se mit alors à lécher ma botte, le pied de la table, qu'il mordait ensuite. Cela dura ainsi deux jours ; le troisième, il disparut et nul ne le revit plus, nul n'ouït plus parler de lui.

Le voler, on ne l'eût pu ; me fuir, il ne l'eût pu. C'était six semaines après que le loup l'avait mordu. Le loup était donc enragé. Boulka, enragé à son tour, était parti. Il lui était venu ce que les chasseurs appellent la rage mue, laquelle se manifeste, dit-on, par des convulsions dans la gorge. Les animaux atteints veulent boire, mais ne le peuvent,

l'eau provoquant des convulsions encore plus fortes. Alors le mal et la soif les mettent hors d'eux-mêmes, et ils commencent à mordre. Évidemment Boulka souffrait déjà de ces convulsions lorsqu'il se mit à lécher, puis à mordre ma main et le pied de la table.

Je courus tout le district, en quête de Boulka; mais nul ne pût m'apprendre où il s'était déjà refugié, ni comment il était mort. S'il avait vagué et mordu, comme font les chiens enragés, j'aurais entendu parler de lui. Le certain, c'est qu'il s'était sauvé dans quelque fourré perdu, et qu'il était mort là tout seul. Les chasseurs prétendent que, lorsque la rage mue frappe un chien intelligent, il s'enfuit aux champs ou dans la forêt et là cherche une herbe dont il a besoin, se roule dans la rosée et se traite lui-même. Il était hors de doute que Boulka n'avait pu se guérir; jamais il ne revint, jamais nul ne le revit.

LE LIÈVRE GRIS

Un lièvre gris vivait, pendant l'hiver, près du village.

Un soir, comme la nuit tombait, il dressa une oreille, écouta, dressa l'autre, remua ses moustaches, flaira et s'assit sur ses pattes de derrière. Puis il sauta une fois, deux fois, sur la neige profonde, s'assit de nouveau sur ses pattes de derrière et se mit à regarder autour de lui. De toutes parts, rien que la neige, épandue par couches onduleuses et brillantes

comme du sucre. Au-dessus du lièvre, une vapeur glacée, laissant transparaître les étoiles grandes et lumineuses.

Le lièvre avait la grande route à traverser pour arriver à l'aire. Sur la grande route on entendait un traîneau grincer, les chevaux s'ébrouer, les sièges gémir. De nouveau le lièvre s'arrêta. Des mougiks marchaient près du traîneau, le col du cafetan relevé. Leurs barbes, leurs moustaches, leurs cils étaient blancs. De leurs bouches et de leurs nez une buée s'exhalait. Leurs chevaux étaient couverts de sueur, une sueur qui se condensait en glaçons. Ils tiraient du collier, s'enfonçaient et revenaient dans l'ornière. Les moujiks, les rejoignant, leur donnaient des coups de fouet. Deux vieillards marchaient côte à côte, l'un racontait à l'autre comment on lui avait volé un cheval.

Quand le convoi fut passé, le lièvre sauta sur le chemin et s'en fut doucement vers

l'aire. Le petit chien du convoi l'aperçut, se mit à aboyer et s'élança à sa poursuite. La neige amoncelée ralentissait la course du lièvre, et le chien lui-même s'embourba au bout d'une dizaine de bonds. Le chien s'arrêta; le lièvre s'arrêta aussi, resta un moment assis sur ses pattes de derrière et repartit tranquillement pour l'aire.

Chemin faisant, il rencontra deux lièvres dans un pré. Ils viandèrent [1] et jouèrent ensemble. Le lièvre s'ébattit un instant avec les camarades, fit avec eux un trou dans la neige glacée, mangea quelques grains des semailles d'automne et se remit en route.

Dans le village tout reposait, les feux éteints; on n'entendait de la rue que les pleurs d'un enfant dans quelque isba, et les craquements du gel dans les poutres.

Le lièvre arriva dans l'enclos, et trouva là

1. Terme de chasse : pâturer, manger.

des camarades. Il joua avec eux sur l'aire déblayée, mangea l'avoine d'un cuveau entamé, monta, par le toit couvert de neige, dans la grange, puis, sortant par un trou de la haie, il revint sur ses pas et regagna son ravin. A l'orient, l'aurore se levait, les étoiles allaient pâlissant, et la vapeur glacée s'épaississait au-dessus du sol. Au village prochain, les babas s'éveillaient, allaient à l'eau ; des mougiks passaient, portant leurs provisions ; des enfants criaient et pleuraient. Sur la grande route, les convois cheminaient plus nombreux, et les charretiers parlaient plus fort.

Le lièvre franchit le chemin, s'approcha de son ancien gîte, se choisit, un peu plus haut, un autre emplacement, creusa la terre, se coucha au fond de son nouveau gîte, abaissa ses oreilles sur le dos et s'endormit, les yeux ouverts.

UNE CHASSE A L'OURS

Nous étions à la chasse aux ours. Mon compagnon en tira un et le blessa dans les parties charnues. L'ours se sauva, laissant quelques gouttes de sang sur la neige.

Nous nous rejoignîmes dans la forêt, et nous tînmes conseil sur le parti à prendre : fallait-il se mettre tout de suite à détourner[1] la

1. Terme de chasse. Détourner un cerf, un sanglier, c'est tourner autour de l'endroit où la bête est entrée et s'assurer qu'elle n'en est pas sortie pour la courre ensuite (Littré.)

bête, ou attendre, deux ou trois jours, qu'elle se fût remise de son alarme.

Nous demandâmes aux mougiks meneurs d'ours si l'on pourrait ou non détourner l'animal. Le plus vieux nous dit :

— On ne peut pas, il faut laisser à l'ours le temps de se remettre ; dans cinq jours environ on pourra le détourner ; à le poursuivre maintenant, on ne réussirait qu'à l'effrayer, et il ne se coucherait pas.

Mais le jeune meneur ne fut pas de cet avis, disant qu'on pouvait dès maintenant le détourner.

— Sur la neige, affirma-t-il, l'ours n'ira pas bien loin ; il est gras. Il ne se couchera pas aujourd'hui ; et s'il ne se couche pas, je me charge de l'attraper avec mes raquettes.

(En Russie, les chasseurs, pour marcher plus aisément sur la neige, se servent de raquettes.)

Mon compagnon ne voulait pas non plus

se remettre en chasse immédiatement, et il conseillait d'attendre.

Alors j'intervins :

— Pourquoi discuter? dis-je. Vous, faites comme vous l'entendez; moi, avec Démian, je suivrai la piste. Si nous rejoignons l'ours, tant mieux ; si non, tant pis ; je n'ai rien à faire aujourd'hui, et il n'est pas encore tard.

Ainsi fut fait.

Nos compagnons regagnèrent les traîneaux pour retourner au village ; nous autres, Démian et moi, nous prîmes du pain et demeurâmes dans la forêt.

Eux partis, nous examinâmes nos fusils, puis, ayant bouclé nos ceintures sous nos pelisses, nous suivîmes la piste.

Le temps était propice, sec et glacé. Mais on marchait péniblement avec les raquettes : la neige était haute et friable, nullement tassée, car il avait neigé la veille encore, de sorte que les raquettes enfonçaient profondément.

La piste de l'ours se voyait de loin. On distinguait sa passée et les endroits où il s'était enfoncé jusqu'au ventre, en faisant jaillir la neige. Nous traversâmes une haute futaie sans perdre la piste de vue ; mais comme les traces allaient ensuite se perdant dans un petit bois de sapins, Démian s'arrêta.

— Il faut, dit-il, abandonner la piste. Il est fort possible que notre ours se relaisse[1] ici. Il s'y est reposé un moment, cela se voit sur la neige... Quittons la piste et écartons-nous. Seulement marchons doucement, sans crier, sans tousser; sinon nous lui ferions peur.

Nous laissons la piste à notre droite. Au bout de cinq cents pas, nous regardons : la trace de l'ours apparaît de nouveau devant nous. Nous nous remettons à la suivre, elle nous mène sur la route. Là, nous faisons halte, cherchant de quel côté la bête est

1. Terme de chasse. Se dit d'une bête qui, après avoir été longtemps courue, s'arrête de lassitude. (Littré.)

partie. Çà et là, sur le chemin, des empreintes laissées par la patte et les griffes de l'ours ; mais, à côté, apparaissent les traces des lapti [1] d'un mougik. On voit que la bête a pris la direction du village.

Nous voilà partis sur le chemin. Et Démian me dit :

— Inutile maintenant de regarder sur la route ; où qu'il l'ait quittée, à droite ou à gauche, ça se verra sur la neige. S'il a tourné, il n'est donc pas allé au village.

Après avoir marché une verste à peu près, nous voyons devant nous tourner la piste. Nous regardons : chose étrange ! la piste va, non du chemin dans la forêt, mais de la forêt sur le chemin, comme l'indiquent les griffes dirigées vers le chemin.

— C'est un autre ours, dis-je.

Démian regarda, réfléchit :

— Non, fit-il, c'est le même, seulement

1. Espèce de chaussures de tille à l'usage des mougiks.

il s'est mis à ruser. Il a quitté le chemin à reculons.

Nous suivîmes la piste ; Démian ne s'était pas trompé, l'ours était sorti de la route à reculons, avait fait ainsi une dizaine de pas, puis s'abritant derrière un sapin, s'était retourné et sauvé droit devant lui.

Démian s'arrêta :

— Maintenant, dit-il, nous le traquerons ; c'est certain. Il n'a plus que ce marais où coucher. Allons le détourner.

Nous entrâmes dans l'épaisse forêt de sapins pour le détourner. Je me sentais déjà las, la marche devenait plus pénible. Tantôt je donnais contre un genévrier et m'accrochais à ses branches, tantôt un petit sapin se fourrait entre mes jambes, ou ma raquette, glissant par manque d'habitude, allait buter une souche ou quelque tronc enfoui sous la neige. La fatigue me prenait. J'ôtai ma pelisse, la sueur ruisselait de mon front. Démian, lui,

semblait voguer en nacelle : littéralement, ses raquettes marchaient seules sous lui. Il ne s'accrochait nulle part, ne glissait jamais ; et bien qu'il eût jeté ma pelisse sur son épaule, il ne cessait de me talonner.

Nous fîmes à peu près trois verstes encore à détourner la bête. Je commençais déjà à rester en arrière ; mes raquettes glissaient, mes pieds s'embarrassaient. Tout à coup Démian s'arrêta devant moi et agita le bras. Je m'approchai ; il se baissa et, étendant la main, murmura à mon oreille :

— Voyez-vous ? la pie jacasse ; elle sent de loin l'odeur de l'ours. C'est lui.

Au bout d'une autre verste, nous rejoignîmes la piste. Ainsi, nous avions tourné autour de l'ours, et il était resté au milieu de notre circuit. Nous fîmes halte. Moi j'ôtai mon bonnet et me déboutonnai entièrement ; j'avais chaud comme dans une étuve, et j'étais trempé comme un rat

d'eau. Démian, tout rouge, s'essuyait avec sa manche.

— Eh bien, barine, dit-il, nous avons réussi ; il faut maintenant nous reposer.

Déjà le couchant commençait à s'empourprer à travers les arbres. Nous nous assîmes sur nos raquettes et tirâmes de notre sac le pain et le sel ; j'avalai d'abord un peu de neige, puis je mordis au pain. Et le pain me parut tellement exquis que, de ma vie, je n'ai jamais rien mangé de pareil.

Nous restâmes assis quelque temps ; la nuit se faisait. Je demandai à Démian si nous étions loin du village.

— Nous en sommes à une douzaine de verstes, répondit-il. Nous arriverons de nuit. Mais à présent il faut reposer. Passe donc ta pelisse, barine, tu pourrais prendre froid.

Démian cassa des branches de sapin, déblaya la neige, improvisa un lit, et nous nous couchâmes côte à côte, les bras sous la tête.

Je ne me souviens pas comment je m'endormis. Je me réveillai environ deux heures plus tard. Quelque chose craquait.

Mon sommeil avait été si profond, que j'avais oublié l'endroit où je m'étais endormi. Je promène ma vue autour de moi. Étrange spectacle! Où me trouvé-je donc? Des palais blancs au-dessus de moi, et des colonnes blanches, et, sur tout, d'étincelantes paillettes. Je lève les yeux : des rameaux blancs, et, à travers les rameaux, une voûte sombre où brûlent des feux de diverses couleurs.

A force de regarder, je me rappelai que nous étions dans la forêt; ce que je prenais pour des palais à colonnades, c'étaient les arbres couverts de neige et de givre; les feux, c'étaient les astres qui scintillaient dans le ciel à travers les branches.

Pendant la nuit, le givre était tombé : givre sur les branches, givre sur ma pelisse; Démian en était tout blanc. Je le réveillai. Nous

nous mîmes debout sur nos raquettes et nous partîmes.

La forêt était tranquille. On n'entendait que le bruit de nos raquettes s'enfonçant dans la neige molle, un craquement d'arbre, et, répandu au loin, un sourd murmure. Une seule fois, un être vivant bruit non loin de nous et s'enfuit. Je crus que c'était l'ours : nous courûmes à l'endroit d'où le bruit était parti, et nous aperçûmes la piste d'un lièvre. Tout autour, l'écorce des trembles était fraîchement rongée. Des lièvres avaient viandé [1] là.

Nous prîmes la route et la suivîmes, après avoir attaché nos raquettes derrière nous. La marche n'avait plus rien de pénible. Les raquettes ballotaient et claquaient sur le chemin ; la neige criait sous nos bottes ; des glaçons se collaient comme un duvet sur nos visages. Et parmi les branches, les astres couraient l'un

1. Terme de chasse, pour manger, pâturer, en parlant du gibier à poil.

au devant de l'autre, s'allumant, s'éteignant, comme si le ciel eût mené le branle.

Mon compagnon dormait, je l'éveillai. Nous racontons comment nous avons détourné l'ours; nous donnons l'ordre de réunir pour le matin les mougiks rabatteurs, puis nous soupons et nous couchons.

J'étais si las que j'aurais dormi jusqu'à l'heure du dîner; mais mon compagnon me réveille. Je saute du lit et je regarde : il est déjà tout habillé, et, le fusil à la main, se promène dans la chambre.

— Et Démian, où est-il ?

— Dans la forêt, depuis longtemps. Il a déjà reconnu le circuit, est revenu en courant pour repartir avec les rabatteurs.

Ma toilette faite, mes fusils chargés, nous montons en traîneau et en avant!

Le givre persistait. Tout était calme; le soleil n'apparaissait pas encore; un brouillard montait, et le froid se faisait moins vif.

Après avoir suivi le chemin pendant trois verstes environ, nous arrivons à la forêt. Nous voyons sous bois des fumées bleues et des gens debout, mougiks et babas armés de gourdins.

Ayant mis pied à terre, nous nous approchons. Les mougiks, accroupis, grillent des pommes de terre et rient avec les babas.

Démian est avec eux. Il les fait tous lever et va les poster le long de notre circuit d'hier. Mougiks et babas, une trentaine en tout, — dont le haut du corps apparaît seul jusqu'à la ceinture, — s'enfoncent dans la forêt, et se dispersent, sur un seul rang. Puis nous suivons la piste avec mon compagnon.

Le sentier, quoique foulé, n'est pas commode; mais on ne risque guère de tomber, on marche comme entre deux murs.

Au bout d'environ une demi-verste, nous regardons. Démian, avec ses raquettes, court à notre rencontre, et, agitant le bras, nous fait signe de le rejoindre.

Nous nous avançons; il nous indique à chacun notre poste. Une fois placé, je jette les yeux autour de moi. A ma gauche, un grand sapin; à travers ses branches, la vue s'étend au loin. Derrière les arbres, un point noir, le mougik rabatteur. Tout contre moi, un taillis de jeunes sapins de la grandeur d'un homme, et dont les branches s'affaissent et se rejoignent par l'effet de la neige. Au milieu du taillis, un sentier encombré de neige. A ma droite, un rideau de hauts sapins, et, derrière, nn champ. Dans ce champ, je vois Démian postant mon compagnon.

J'examine mes deux fusils, j'en relève les chiens; puis je cherche en moi-même à quel endroit je serai le mieux placé. Derrière moi, à trois pas, j'avise un grand pin.

— Voilà... Je vais me mettre près de ce pin; j'appuierai contre le tronc mon second fusil.

Je cours au pin, et, m'arrangeant un petit

emplacement d'un archine et demie, je m'y installe. Je prends un fusil à la main ; l'autre, je l'appuie contre le pin, les chiens levés. Puis je fais jouer mon couteau dans sa gaîne pour voir si, en cas de besoin, il se tire aisément.

A peine installé, j'entends Démian crier dans la forêt :

— Il a débuché[1] ! Il a débuché dans l'enceinte[2] ! Il a débuché !

Aux cris de Démian, des voix diverses retentirent le long du circuit :

— Il a débuché ! Ou-ou-ou ! criaient les moujiks.

— Aï ! aï ! glapissaient les babas.

L'ours était dans l'enceinte. Démian se mit en chasse. Partout, autour de nous, les gens poussaient des clameurs. Mon compagnon et moi restions seuls debout, muets et immo-

1. Terme de chasse. Sortir de son fort, en parlant du gros gibier.

2. Espace entouré par les rabatteurs.

biles, attendant l'ours. Debout, je regarde, j'écoute, mon cœur bat. Je m'appuie sur mon fusil, non sans trembler un peu.

— Voici ce qui va se passer, pensé-je. Il s'élancera, je viserai, je tirerai, il tombera...

Tout à coup, à ma gauche, j'entends quelque chose tomber sur la neige, mais assez loin. Je regarde à travers les hauts sapins : à cinquante pas environ, derrière les arbres, se tient debout quelque chose de noir et de grand.

Je mets en joue et j'attends, en me demandant s'il ne va pas s'approcher un peu plus. Je ne le perds pas de vue : il remue les oreilles, se retourne et marche à reculons. De côté je le distingue mieux. L'énorme bête ! Je vise fébrilement... Feu ! J'entends ma balle heurter lourdement un tronc. Je regarde à travers la fumée ; mon ours s'enfuit à reculons et se dérobe dans la forêt.

— Eh bien ! pensé-je, mon affaire est perdue. Il ne reviendra plus sur moi, main-

tenant ; que mon compagnon le tire, ou qu'il passe à travers les mougiks, il ne reviendra plus sur moi.

Toujours debout, j'avais rechargé mon arme et j'écoutai. De tous côtés criaient les mougiks ; mais, sur la droite, non loin de mon compagnon, j'entendis une baba hurler de toutes ses forces :

— Le voilà ! Le voilà ! Le voilà ! Par ici ! Par ici ! O-oh ! Aï ! Aï ! Aï !

Il est évident que l'ours est en vue. J'ai perdu l'espoir qu'il revienne de mon côté ; je jette les yeux à droite, sur mon compagnon. Je vois Démian, sans raquettes, armé d'un bâton, courir dans le sentier vers mon compagnon ; il s'accroupit auprès de lui, et lui montre quelque chose avec son bâton, en faisant le geste de viser. Mon compagnon épaule aussitôt et vise là où Démian lui a montré.

Feu ! Le coup est parti.

— Eh bien! pensé-je, il l'a tué.

Seulement, j'ai beau ouvrir les yeux, je ne le vois pas courir à l'ours.

— Un raté, sans doute, ou bien il aura mal visé, pensé-je. Maintenant la bête va se sauver à reculons, et je ne la reverrai plus de mon côté.

Mais qu'arrivait-il? Devant moi, tout à coup, j'entendis quelqu'un se précipiter comme un tourbillon, et, faisant jaillir la neige, haleter tout proche.

Je portai mes regards en avant : et lui, droit sur moi, par le petit sentier à travers le taillis de jeunes sapins, il courait à perdre haleine, visiblement effaré par la terreur, hors de lui. Je l'apercevais, à cinq pas, la poitrine noire, la tête grande aux poils roux, volant sur moi, soulevant la neige de toutes parts. Et je voyais, aux yeux de l'ours, qu'il ne me voyait pas, mais qu'exaspéré par l'épouvante, il courait de toutes ses forces,

n'importe où. C'était sur le pin où je me tenais que le précipitait directement sa fuite aveugle.

J'épaule mon fusil, je tire, et l'ours s'est encore rapproché. Je regarde; je n'ai pas visé juste, la balle a dévié et l'ours n'entend pas, il vient sur moi, il ne me voit toujours pas. Je baisse mon fusil, je l'appuie presque contre sa tête. Feu! Je vois que je l'ai touché en plein, mais je ne l'ai pas tué.

Il relève un peu la tête, rabat ses oreilles, et, avec un rictus, fond sur moi. Je saisis l'autre fusil, mais je l'ai à peine dans la main que l'ours est déjà sur moi : il me renverse dans la neige et me passe sur le corps.

— Eh bien! pensé-je, il est heureux pour moi qu'il m'ait laissé.

Je commençais à me relever, quand je sentis une pression violente. Non, il ne m'avait pas laissé. N'ayant pu retenir son élan lorsqu'il avait fondu sur moi, il m'avait

dépassé ; mais, se retournant aussitôt, il était tombé sur moi de tout son poitrail.

Je sens quelque chose de lourd peser sur moi, un souffle chaud haleter au-dessus de mon visage, — et qu'il me prend la tête dans sa gueule. Mon nez est dejà dans sa bouche, et je respire l'odeur chaude de son sang. Il me serre les épaules entre ses pattes : impossible de bouger.

Je réussis cependant à replier ma tête contre ma poitrine, et je dégage avec effort mon nez et mes yeux de sa gueule. Mais lui, il guette l'occasion de planter ses crocs juste dans mes yeux et mon nez. Je sens qu'il applique sa mâchoire supérieure sur mon front, au-dessous des cheveux, et sa mâchoire inférieure au-dessous de mes yeux. Il serre les dents, il commence à presser. C'est comme des couteaux qui m'entrent dans la tête. Je me débats, je m'évertue ; et lui, il se dépêche, et comme un chien me ronge.

Je me dégage, il me saisit de nouveau.

— Eh bien, pensé-je, ma fin est venue!

Je sens tout à coup que le poids qui m'écrasait s'allège un peu. Je regarde, il n'est plus là; il m'a lâché et est parti.

Lorsque mon compagnon et Démian avaient vu que l'ours, après m'avoir renversé dans la neige, se mettait à me dévorer, ils s'étaient jetés à mon secours. En voulant arriver plus vite, mon compagnon s'était trompé : au lieu de prendre le sentier battu, il s'était fourvoyé à travers champs et était tombé. Tandis qu'il se retirait péniblement de la neige, l'ours continuait à me ronger.

Quant à Démian, se trouvant sans fusil, sans autre arme qu'une branche sèche, il avait lancé le petit chien, en criant :

— Il déchire à mort le barine! Il déchire le barine!

Puis, courant à l'ours :

— Toi, vilain, criait-il, que fais-tu ? Lâche-le ! Lâche-le !

L'ours écouta, me lâcha et partit.

Lorsque je me relevai, il y avait sur la neige autant de sang que si l'on eût coupé la gorge d'un mouton. Au-dessus de mes yeux, la chair pendait par lambeaux ; mais, dans l'entraînement de la lutte, je ne sentais pas la douleur.

Mon compagnon arriva, nos gens s'assemblèrent ; on examina ma plaie, on la frotta avec de la neige. Moi, oubliant mes blessures, je demandai :

— Où est l'ours ! De quel côté est-il allé ?

Soudain, des cris éclàtent :

— Le voilà ! Le voilà !

Et nous voyons l'ours s'élancer de nouveau dans notre direction. Nous nous jetons sur nos fusils ; mais personne n'a encore pu tirer qu'il a déjà passé en courant. Ivre de rage, il revenait sans doute pour achever sa proie ; mais, à la vue de tant de monde, il avait pris peur.

Nous remarquâmes, à la piste, que le sang coulait de la tête de l'ours. Nous voulûmes nous mettre à sa poursuite, mais ma tête commença à me faire souffrir, et nous partîmes pour la ville, en quête d'un médecin.

Le médecin cousit mes plaies avec de la soie ; elles guérirent.

Un mois après, nous revenions chasser ce même ours ; mais je ne réussis pas à l'achever. Il ne sortait pas de l'enceinte, mais il ne cessait de courir le long du circuit en poussant d'horribles grognements. Ce fut Démian qui l'acheva. Mon coup de feu lui avait brisé la mâchoire inférieure et cassé une dent.

C'était un animal énorme ; sa peau noire était magnifique.

Je l'ai fait empailler, et placé dans ma chambre. Les plaies de mon front sont si bien guéries, qu'il est difficile d'en reconnaître l'endroit.

YERMAK

Sous le règne du tzar Ivan Vassilievitch Groznii[1], il y avait de riches marchands, les Strogonov, qui vivaient à Perm, sur la rivière Kama.

Ils ouïrent dire qu'aux bords de la rivière Kama, sur un espace de cent quarante verstes, se trouvait une bonne terre; les champs, depuis un siècle, n'y étaient plus cul-

1. Ivan le Terrible.

tivés; depuis un siècle, les forêts, toutes noires, n'avaient plus été taillées. Dans les forêts, beaucoup d'animaux ; le long de la rivière, des lacs très poissonneux ; et nul ne vivait sur cette terre, que, seuls, les Tartares traversaient à de rares intervalles.

Les Strogonov écrivirent au Tzar :

« Donne-nous cette terre ; nous nous chargeons d'y bâtir, nous-mêmes, des bourgades, d'y recueillir les gens, et de fermer le passage aux Tartares. »

Le Tzar consentit et leur donna cette terre. Les Strogonov envoyèrent leurs commis recruter du monde. Et il leur vint un grand nombre de gens sans ouvrage. A tout venant, les Strogonov donnaient de la terre, du bois, du bétail et quelque somme d'argent, mais à vie seulement, et à charge, en cas de besoin, d'aller combattre les Tartares. Ainsi se peupla cette terre d'une population russe.

Vingt années se passèrent. Les marchands

Strogonov s'étaient encore enrichis davantage. Ces cent quarante verstes de terre ne leur suffisaient plus, ils en voulaient encore. A environ cent verstes se trouvaient les monts Ourals ; et ils ouïrent dire que derrière les monts Ourals existait une bonne terre, celle-là sans limites. Cette terre appartenait à un prince de Sibérie, Koutchoum. Koutchoum s'était d'abord soumis au Tzar russe ; mais par la suite, il entra en révolte et menaça de ruiner les bourgades des Strogonov.

Et voilà que les Strogonov écrivirent encore au Tzar :

« Tu nous as donné une terre, nous l'avons mise sous ta puissance ; maintenant le prince larron, Koutchoum, se révolte contre toi ; il veut nous voler cette terre et nous ruiner. Ordonne-nous d'occuper la terre qui se trouve derrière les monts Ourals ; nous nous emparerons de Koutchoum et de sa terre entière, et nous la mettrons sous ta puissance. »

Le Tzar consentit et répondit :

« Si vous en avez la force, emparez-vous de la terre de Koutchoum. Seulement n'attirez point trop de monde de Russie. »

Aussitôt qu'ils eurent reçu la lettre du Tzar, les Strogonov envoyèrent leurs commis recruter d'autres gens, en leur ordonnant d'attirer surtout les Cosaques de la Volga et du Don.

En ce temps-là, une foule de Cosaques habitaient les bords du Don et de la Volga. Ils se réunissaient par bandes de deux cents, quatre cents, six cents hommes, élisaient parmi eux un hetman, et, montant sur de grandes barques, arrêtaient, pillaient les bateaux, hivernant sur la rive, dans quelque bourgade.

Les commis arrivèrent à la Volga, et demandèrent :

— Quels sont les plus fameux Cosaques ?

Et on leur répondit :

— Ils sont nombreux, les Cosaques. Ils ne nous laissent pas un moment de repos. Il y a Michka Tcherkachenine, il y a Sari-Azman... Mais nous n'en savons pas de pire que Yermak Timophéitch, l'hetman. Il commande près de mille hommes ; et non seulement le pauvre monde, mais les marchands eux-mêmes le redoutent, et les troupes du tzar n'osent point se mesurer avec lui.

Et les commis s'en furent trouver l'hetman Yermak pour le persuader de se rendre auprès des Strogonov. Yermak les accueillit, prêta l'oreille à leurs discours, et promit de venir avec les siens aux environs de l'Assomption.

Vers l'Assomption arrivèrent chez les Strogonov, au nombre d'à peu près six cents, les Cosaques avec l'hetman Yermak Timophéitch. Strogonov les lâcha d'abord sur les Tratares voisins. Les Cosaques les défirent. Puis, n'ayant plus rien à faire, ils se répandirent dans le district, volant et pillant.

Alors Strogonov appelle Yermak, et lui dit :

— Je ne veux plus vous garder chez moi, si vous maraudez ainsi.

Et Yermak répondit :

— Moi-même, je suis fort mécontent ; mais tu ne viendras pas à bout de mes gens, ils sont grands faiseurs de folies. Donne-nous de la besogne.

— Allez donc, dit alors Strogonov, allez donc derrière les monts Ourals, guerroyer contre Koutchoum, et prenez sa terre. Le Tzar vous récompensera.

Et il montra à Yermak la lettre du Tzar.

Yermak se réjouit; il rassembla ses Cosaques, et leur dit :

— Vous me faites rougir devant le maître. Toujours à voler ! Si vous ne vous corrigez pas, il vous renverra, et où irez-vous ? Sur la Volga, les troupes du Tzar sont en nombre, on vous atteindra, et ils vous en cuira pour

vos méfaits antérieurs. Mais si vous vous ennuyez, voilà de la besogne pour vous.

Et il leur montra la lettre du Tzar, permettant à Strogonov de prendre la terre, derrière les monts Ourals. Les Cosaques discutèrent et convinrent d'aller. Yermak se rendit auprès de Strogonov, et tous deux se mirent à chercher les voies et moyens.

Ils supputèrent ce qu'il fallait de barques, de pains, de bétail, de poudre, de plomb, combien d'interprètes — Tartares prisonniers — combien d'allemands, armés de fusils.

Strogonov pensait :

— Cela va me coûter cher, mais il faut lui donner tout cela, sinon ils resteront ici et me ruineront.

Il consentit donc ; puis, ayant réuni tout ce qu'il fallait, il équipa Yermak avec ses Cosaques.

Le 1er septembre, les Cosaques, sous le commandement d'Yermak, remontèrent la ri-

vière Tchoussovoï sur trente-deux grandes barques, chacune chargée de vingt hommes. Après quatre jours de navigation à la rame sur le Tchoussovoï, ils débouchèrent dans la rivière d'Argent. Mais là, impossible de voguer plus loin.

Ils interrogèrent les interprètes ; ils apprirent qu'il leur fallait traverser les montagnes et faire environ deux cents verstes par terre, et qu'ensuite ils trouveraient d'autres rivières.

Les Cosaques résolurent de s'arrêter là. Ils bâtirent une ville, débarquèrent toute la cargaison, et laissèrent leurs barques. Puis, s'étant construit des chariots, ils y mirent tout et repartirent par terre, à travers les montagnes. Ce n'étaient que forêts, — et pas un habitant. Au bout de dix journées de marche, ils arrivèrent à la rivière Sarovnia.

Là, ils s'arrêtèrent de nouveau quelque temps, et se mirent à fabriquer des barques, sur lesquelles ils descendirent la rivière.

Ils voguèrent cinq jours, et arrivèrent dans un pays des plus riants : des champs, des lacs, des forêts ; force poissons, force animaux, ces derniers nullement effrayés.

Ils voguèrent encore un jour, et débouchèrent dans la rivière Toura. Là, on commença à rencontrer du monde ; des bourgades tartares se montrèrent çà et là.

Yermak envoya des Cosaques reconnaître une bourgade. Vingt hommes débarquèrent; ils terrifièrent tous les Tartares, prirent la bourgade et firent main-basse sur tous les animaux. Des Tartares, les uns furent tués, les autres emmenés vivants.

Yermak, par l'entremise des interprètes, demanda aux Tartares qui ils étaient, et sous quel prince ils vivaient. A quoi les Tartares répondirent qu'ils faisaient partie du royaume de Sibérie, et que leur Tzar s'appelait Koutchoum.

L'hetman renvoya les Tartares, mais il

retint auprès de lui les trois plus intelligents, pour lui montrer le chemin.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Plus ils voguaient, plus la rivière s'élargissait, plus le pays devenait charmant.

Et l'on rencontrait à mesure un plus grand nombre de gens. Mais ils n'étaient pas redoutables ; et toutes les villes situées sur la rivière, les Cosaques s'en emparaient.

Dans une bourgade, ils prirent force Tartares, dont un chef, un vieillard. Ils lui demandèrent qui il était.

— Je suis Taouzik, répondit l'autre, je suis le serviteur de mon Tzar Koutchoum, et son lieutenant dans cette ville.

Yermak se mit à l'interroger sur son Tzar.

— Sa ville de Sibir est-elle éloignée ? A-t-il de grandes forces, Koutchoum ? Et de grandes richesses ?

Taouzik raconta tout.

— Koutchoum, dit-il, est le premier Tzar

du monde, et sa ville de Sibir la plus grande des villes. Dans cette ville, dit-il, on voit autant de gens et d'animaux que d'astres dans le ciel. Les forces du Tzar Koutchoum sont innombrables; tous les tzars ensemble ne sauraient le vaincre.

Et Yermak dit:

— Nous, Russes, sommes venus ici pour vaincre ton Tzar, prendre sa ville et le soumettre au Tzar russe. Nous en avons, des forces ! Ceux qui m'accompagnent, c'est l'avant-garde ; ils sont innombrables, ceux qui, derrière nous, voguent sur des barques, et tous ont des fusils. Et nos fusils percent les arbres : ce n'est point comme vos arcs et vos flèches. Regardez plutôt.

Et Yermak tira sur l'arbre, et l'arbre fut percé. Et de tous côtés, les Cosaques se mirent à tirer. Taouzik, de la peur, tomba sur ses genoux. Alors Yermak lui dit :

— Lève-toi, va trouver ton Tzar Kout-

choum et dis-lui ce que tu as vu. Qu'il se soumette, sinon il est perdu.

Et il laissa Taouzik.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Ils débouchèrent dans une grande rivière, le Tobol, se dirigeant toujours vers la ville de Sibir. Ils arrivent à une petite rivière, le Babassan, et regardent. Au bord, une bourgade, et, autour de la bourgade, une foule de Tartares.

Ils envoient un interprète demander aux Tartares qui ils sont. L'interprète revient et dit :

— Ce sont les troupes de Koutchoum. Leur commandant est le gendre de Koutchoum, Mahmedkoul. Il m'a fait venir, et m'a chargé de vous dire à tous de rebrousser chemin, sinon, il vous mettra en pièces.

Yermak réunit les Cosaques, débarqua avec eux et tira sur les Tartares. En entendant la fusillade, les Tartares prirent la fuite.

Mais les Cosaques les atteignirent, tuèrent les uns, prirent les autres. Mahmedkoul lui-même eut peine à s'échapper.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Ils débouchèrent dans une large et rapide rivière, l'Irtis. Sur l'Irtis ils voguèrent un jour, et ils arrivèrent à une belle ville. Ils s'arrêtèrent, et, débarquant, se dirigèrent vers la ville. Comme ils s'en approchaient, les Tartares les accueillirent à coups de flèches, et blessèrent trois Cosaques. Yermak envoya l'interprète dire aux Tartares de rendre la ville, sous peine d'être tous taillés en pièces.

L'interprète va, revient et dit :

— Là, réside le serviteur de Koutchoum, Atik Mouzza Katchara. Il a des forces considérables et dit qu'il ne rendra pas la ville.

Yermak réunit les Cosaques, et dit :

— Eh bien ! les enfants, si nous ne prenons pas cette ville, les Tartares festoieront, et ils ne nous livreront point passage. Plus

nous leur ferons peur, plus vite nous en viendrons à bout. Sortons tous, jetons-nous tous à la fois sur eux.

Ce qu'ils firent. Il y avait là de nombreux Tartares, et des plus vaillants.

Quand les Cosaques s'élancèrent, les Tartares se mirent à les cribler de flèches, les renversant dans la poussière, tuant les uns du coup, blessant les autres.

Les Cosaques, pris de fureur, coururent sus aux Tartares et tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent.

Ils trouvèrent dans la ville de grandes richesses, du bétail, des tapis, des fourrures et beaucoup de miel. Ils enterrèrent leurs morts et se reposèrent quelque temps. Puis ils chargèrent leur butin et voguèrent plus loin.

Ils ne voguèrent pas longtemps. Voici qu'ils virent, sur la rive, une ville, des troupes sans nombre, toutes entourées par un fossé, et le fossé muni de palissades.

Les Cosaques s'arrêtent, soucieux. Yermak tient conseil.

— Eh bien ! enfants, que décider ?

Les Cosaques perdent courage. Les uns disent :

— Il faut passer outre.

Les autres :

— Il faut reculer.

Et de s'emporter, de tomber sur Yermak, disant :

— Pourquoi nous as-tu menés ici ? Combien des nôtres déjà sont morts ou blessés ! Tous, nous serons tués ici.

Et ils se mettent à pleurer.

Alors Yermak dit à son lieutenant, Ivan Koltzo :

— Eh bien, toi, Vania [1], quel est ton avis ?

Et Koltzo dit :

— Mon avis ? Si l'on ne nous tue pas au-

1. Diminutif d'Ivan.

jourd'hui, on nous tuera demain ; et si l'on ne nous tue pas demain, alors nous mourrons sans honneur dans notre lit. Mon avis est de débarquer, et de fondre sur les Tartares, et que Dieu décide !

— Aï ! brave Vania, s'écria Yermak. C'est ainsi qu'il faut faire. Et vous, enfants, vous n'êtes pas des Cosaques, mais des babas. C'est, sans doute, uniquement pour pêcher le grand esturgeon ou faire peur aux babas tartares que je vous ai pris !.... Mais ne voyez-vous pas vous-mêmes?... Reculez, on vous tuera ; passez outre, on vous tuera ; demeurez, on vous tuera. Que devenir, alors ? Après la peine, le repos... C'est comme la jument de mon père, enfants. En pente, elle tirait ; en plaine, elle tirait. Mais, à la montée, elle s'obstinait, refusait de tirer, allait à reculons, trouvant la chose plus aisée. Que fit mon père ? Il prit un pieu, et battit la jument. Et elle, à force de ruer, se blessa, cassa le cha-

riot. Mon père la dételа et l'assomma de coups. Tandis que si elle eût tiré, elle n'aurait eu aucun mal. C'est ainsi pour nous, enfants. Il ne nous reste plus d'autre ressource que de fondre sur les Tartares.

Les Cosaques se mirent à rire :

— Il est évident, dirent-ils, que toi, Timophéitch, tu es plus intelligent que nous ; tu n'as donc pas à prendre conseil de nous autres sots. Mène-nous où tu sais. De toutes les douleurs, on ne peut faire qu'une mort [1].

Alors Yermak leur dit :

— Écoutez, enfants. Voilà ce qu'il faut faire. Ils ne nous ont pas encore vus tous ensemble. Nous nous diviserons en trois petites troupes. Les uns, au milieu, marcheront droit contre eux ; les deux autres troupes resteront en observation à droite et à gauche... Lorsque ceux du milieu commen-

1. Proverbe russe.

ceront à s'approcher, les Tartares, convaincus que nous sommes tous là, sortiront. Et pendant ce temps, nous les culbuterons des deux côtés. Voilà, mes enfants. Et si nous tuons ceux-là, plus personne à craindre. Nous serons les tzars nous-mêmes.

Ainsi firent-ils. Comme ceux du milieu s'avançaient avec Yermak, les Tartares, poussant des cris, sortirent. Alors les assaillirent, sur la droite, Ivan Koltzo; sur la gauche, l'hetman Metcheriak. Les Tartares, épouvantés, prirent la fuite, et les Cosaques les tuèrent. Au centre, personne n'avait osé résister à Yermak. Ce fut ainsi qu'il entra dans la ville de Sibir, où il s'installa comme un tzar.

Chez Yermak arrivèrent les tzars avec des salutations; et les Tartares affluèrent dans Sibir. Koutchoum avec son gendre, Mamedkoul, craignant de marcher droit sur Yermak, rôdaient aux alentours, et guettaient l'occasion de le perdre.

Au printemps, au moment des grandes crues, des Tartares vinrent trouver Yermak, et lui dirent :

— Mahmedkoul va marcher contre toi, il a réuni une armée nombreuse ; il est sur la rivière Vaha.

Yermak, avec des Cosaques, franchit ruisseaux, marais, forêts, rivières, s'approcha furtivement, tomba soudain sur Mahmedkoul et lui tua beaucoup de monde. Même il prit Mahmedkoul vivant, et l'emmena dans Sibir. Peu de Tartares refusèrent de reconnaître son autorité ; ceux qui ne s'étaient point soumis, il les battit l'été suivant ; et sur l'Irtis, et sur l'Obi, Yermak conquit tant de terre, qu'en deux mois on n'en eût pas fait le tour.

Dès qu'il eût conquis toute cette terre, Yermak envoya un courrier à Strogonov avec cette lettre :

« Moi, écrivait-il, j'ai pris la ville de Kout-

choum, fait Mamedkoul prisonnnier et soumis le peuple entier. Mais j'ai perdu beaucoup de Cosaques. Envoyez-nous du monde, ce sera plus gai pour nous. Ici, la bonne terre s'étend à l'infini. »

Et il joignait à sa lettre de précieuses fourrures, renards et martres zibelines.

Deux années se passèrent. Yermak occupait toujours la Sibérie ; mais les renforts n'arrivaient pas de Russie, et il ne lui restait plus beaucoup de monde.

Un jour, le Tartare Karatcha lui envoya un courrier :

« Nous nous sommes soumis à toi, disait-il, mais les Nogaïs nous attaquent. Envoie tes braves à notre secours. Nous conquerrons ensemble les Nogaïs. Nous ne ferons pas de mal à tes braves, nous le jurons. »

Yermak eut foi dans leur serment, et laissa partir Ivan Koltzo avec quarante hommes.

A peine ils arrivaient, que les Tartares se jetaient sur eux et les tuaient. Ce qui réduisit encore le nombre des Cosaques.

Une autre fois, des marchands de Boukharie envoyèrent dire à Yermak qu'ils s'étaient réunis pour apporter des marchandises dans sa ville de Sibir, mais que Koutchoum barrait le chemin avec ses troupes, et ne leur permettait pas de passer.

Yermak prit avec lui cinquante des siens, et partit pour ouvrir le chemin aux Boukhars. Il arriva aux bords de l'Irtis : pas de Boukhars. Il s'arrêta pour passer la nuit.

Il faisait nuit noire, et il pleuvait. Comme les Cosaques venaient de se coucher, des Tartares, sortis on ne sait d'où, se jetèrent sur les dormeurs, et se mirent à frapper. Yermak, se levant, lutta énergiquement. Blessé au bras d'un coup de couteau, il courut se jeter dans la rivière. Les Tartares le poursuivirent. Il était déjà dans les flots. Mais on ne put l'atteindre.

Son corps ne fut jamais retrouvé ; et personne ne sait comment il est mort.

Le lendemain arrivèrent les renforts du Tzar russe ; et les Tartares ne tardaient pas à se soumettre.

LE SAULE

A la Sainte-Pâque, un mougik s'en fut voir si la terre avait dégelé. Il sortit dans le potager, et, de la pointe d'un pieu, tâta le sol. Le sol s'était amolli.

Le mougik s'en alla dans la forêt. Dans la forêt, sur les saules, les bourgeons s'enflaient déjà. Et ce mougik pensait :

— Voilà, j'enclorrai mon potager de saules : ils grandiront et formeront défense.

Il prit sa hache, coupa une dizaine de

saules, se mit à les tailler par le gros bout en forme de pieux, et les ficha dans la terre.

Tous les saules poussèrent, par en haut, des pousses avec des feuilles, et, par en bas, en guise de racines, des pousses semblables ; et les uns, s'accrochant fortement à la terre, prirent racine, et les autres, moins bien venus, languirent et tombèrent.

Vers l'automne, le mougik contemplait joyeusement ses saules : six avaient bien pris.

Au printemps suivant, les brebis en rongèrent quatre ; il n'en resta que deux. L'un dépérit et mourut ; mais l'autre, se redressant, poussa racine sur racine, et devint arbre.

Tous les printemps, les abeilles viennent bourdonner dans le saule. Il s'y pose souvent des essaims dont les mougiks s'emparent. Souvent, babas et paysans s'en vont dîner sous le saule et dormir à son ombre. Et les

enfants, grimpant le long de son tronc, en arrachent des baguettes.

Le mougik qui a planté ce saule est mort depuis longtemps ; mais le saule grandit toujours. Le fils aîné en a deux fois coupé les branches pour s'en chauffer ; l'arbre grandit toujours. On l'émonde sur tous les côtés en forme de cône ; et, au printemps, il pousse de nouvelles branches plus minces, mais deux fois plus longues, comme une crinière de poulain.

Et le fils aîné a cessé d'être le chef de la maison, mais le saule grandit toujours, dans la plaine. D'autres mougiks sont venus, qui l'ont ébranché ; — il grandit toujours. La foudre a frappé son sommet ; — se refaisant par les branches latérales, toujours il grandissait et fleurissait.

Un mougik voulut l'abattre à coups de hache pour se tailler une auge dans le tronc ; mais il dut s'interrompre, le tronc était trop pourri.

Il est tombé sur le flanc, le vieux saule ; il ne tient plus que par un seul côté. Mais il grandit encore ; et les abeilles, chaque année, reviennent, en voltigeant, butiner le miel de ses fleurs. . . . . .

Un jour, des enfants s'assemblèrent sous le saule pour garder les chevaux. C'était au commencement du printemps. Il leur sembla qu'il faisait froid ; ils voulurent faire du feu, et ramassèrent du chaume, des armoises, des brindilles. L'un d'eux grimpa sur le saule et cassa des branches. Puis, fourrant le tout dans le creux de l'arbre, ils allumèrent.

L'arbre entier se mit à siffler, la sève à bouillir ; la fumée s'épaissit, et la flamme courut à travers. Tout l'intérieur du tronc devint noir ; les jeunes pousses se tordirent, les fleurs se desséchèrent, flétries. Les enfants emmenèrent les chevaux à la maison.

Le saule, entièrement brûlé, resta seul dans la campagne. Un corbeau noir survint, qui se pencha sur lui et se mit à crier :

— Quoi ! Tu viens donc enfin de crever ton vieux fourgon[1] ? Il était temps depuis longues années !

1. Fourgon, pelle à four. Proverbe russe, pour : mourir.

L'INCENDIE

Au temps des récoltes, mougiks et babas[1] partirent aux champs, ne laissant au village que les vieillards et les enfants.

Dans une isba restèrent la babouchka[2] avec ses trois petits-enfants.

La babouchka alluma le poêle, et se coucha pour se reposer. Des mouches vinrent sur elle,

1. Femmes de mougik.
2. Grand'mère.

et la piquèrent. Elle se couvrit la tête d'une serviette et s'endormit.

L'une des petites-filles, Macha — elle avait trois ans — ouvrit le poêle, ramena, en râtelant, des tisons qu'elle entassa dans un tesson, et s'en fut dans le vestibule. Mais là se trouvaient des gerbes, des gerbes que les babas avaient préparées pour les lier.

Macha, s'approchant avec ses tisons, les plaça sous les gerbes et se mit à souffler. Quand la paille commença à s'enflammer, Macha sauta de joie ; elle courut dans l'isba, en ramena, par le bras, son frère Kiruchka (il avait dix-huit mois, et venait à peine d'apprendre à marcher), et lui dit :

— Regarde, Kirusska, le beau poêle que j'ai allumé !

Déjà les gerbes flambaient et pétillaient. Lorsque le vestibule fut plein de fumée, Macha prit peur et se précipita dans l'isba. Kiruchka tomba sur le seuil, se meurtrit le nez

et se mit à pleurer. Sa sœur l'entraîna dans l'isba, et tous deux se cachèrent sous le banc.

La babouchka n'avait rien entendu ; elle dormait toujours. L'aîné, Vania (il avait huit ans), se trouvait dans la rue. En voyant une épaisse fumée s'échapper du vestibule, il courut à la porte, pénétra dans l'isba à travers la fumée, et commença par réveiller la babouchka. Mais celle-ci, encore ensommeillée et étourdie, se précipita au dehors en oubliant les enfants, et s'en fut de cour en cour chercher du monde.

Macha, toujours assise sous le banc, gardait le silence ; quant au petit garçon, il poussait des cris, car il s'était douloureusement meurtri le nez. Vania l'entendit, regarda sous le banc, et cria à Macha :

— Cours vite, tu vas être brûlée !

Elle courut au vestibule ; mais, à cause de la fumée et de la flamme, impossible de pas-

ser. Elle dut revenir sur ses pas. Alors Vania ouvrit la fenêtre, et lui ordonna de sortir par là. Quand elle fut dehors, Vania saisit son frère et l'entraîna. Mais l'enfant était lourd, et résistait. Il pleurait et repoussait Vania. Deux fois, Vania tomba, avant d'avoir pu le traîner jusqu'à la fenêtre. La porte de l'isba brûlait déjà. Il passa la tête du petit dans l'ouverture de la fenêtre, et voulut le pousser dehors ; mais l'enfant, au paroxysme de la terreur, s'accrochait de ses petits bras, et ne lâchait point prise. Alors Vania cria à Macha : « Tire-la par la tête ! » tandis que lui-même poussait par derrière. Ce fut ainsi qu'ils le sortirent par la fenêtre dans la rue.

UN ENFANT TROUVÉ

Une pauvre femme avait une fille qui s'appelait Macha.

Un matin que Macha sortait pour aller chercher de l'eau, elle aperçut par terre, près de la porte, un objet enveloppé de chiffons. Elle déposa ses cruches et déplia les chiffons. Comme elle y portait la main, quelque chose cria : « Ou-ah ! Ou-ah ! Ou-ah ! » Macha, se baissant, vit que c'était un petit enfant tout rouge : « Ou-ah ! Ou-ah ! » criait-il de toutes ses forces.

Macha le prit dans ses bras, le porta dans la maison, et se mit à lui faire boire du lait à la cuiller. Sa mère lui dit :

— Qu'est-ce que tu as apporté là ?

— Un petit enfant, répondit Macha. Je l'ai trouvé au seuil de notre porte.

Et la mère lui dit :

— Nous sommes si pauvres ! Pouvons-nous nourrir encore un enfant ? J'irai trouver le supérieur et le prier de s'en charger.

Macha fondit en larmes :

— Maman, supplia-t-elle, il ne mangera pas beaucoup, laisse-le ici. Regarde, comme la peau de ses bras et de ses doigts roses est ridée !

La mère regarda, et elle eut pitié. Elle garda l'enfant. Macha le fit manger, l'emmaillota et, lorsqu'il fut couché, lui chanta des chansons.

LE MOUGIK ET LES CONCOMBRES

Un jour, un mougik s'en fut chez un maraîcher pour lui voler des concombres.

Il se glissa parmi les concombres, et pensa :

— Voilà, je vais en emporter un sac et les vendrai. Avec l'argent j'achèterai une petite poule. La poule me pondra des œufs, les couvera et fera éclore des poussins. Je nourrirai les poussins, et les vendrai. Alors j'achèterai un cochon de lait, — une petite truie ;

la truie me cochonnera des petits cochons. Je vendrai les cochons, et j'achèterai une petite jument. La jument me poulinera des poulains ; je nourrirai les poulains, je les vendrai. J'achèterai une isba et je planterai un potager. Je planterai un potager, j'y sèmerai des concombres. Je ne me les laisserai pas voler, je ferai bonne garde ; je louerai des surveillants que je mettrai dans mes concombres ; et moi, m'approchant d'eux, je leur crierai : « Hé ! holà ! ouvrez l'œil ! »

Il criait si fort que les surveillants l'entendirent ; ils sortirent et rouèrent de coups le mougik.

RÉCITS DE PHYSIQUE

L'AIMANT

I

Il y avait, au bon vieux temps, un berger qu'on appelait Magnès. Ayant perdu une brebis, il s'en fut dans la montagne pour la chercher. Il arriva à un endroit où l'on ne voyait que des pierres. Il chemina sur ces pierres, et il sentit que ses bottes s'y prenaient.

Il se baissa, toucha ces pierres de la main : elles étaient sèches, et ne s'attachaient pas aux mains. Il se remit à marcher, — de nou-

veau, les bottes se prenaient. Il s'assit, se déchaussa, saisit une botte dans sa main, et se mit à toucher les pierres avec.

Touchait-il avec la peau et la semelle, la botte ne s'attachait pas ; elle s'attachait dès qu'il touchait avec les clous.

Magnès avait un bâton ferré du bout. Il toucha la pierre avec le bois, — le bois ne s'attacha pas ; il la toucha avec le fer, — le fer s'attacha si fortement, qu'il fallut l'arracher.

Magnès, examinant la pierre, vit qu'elle ressemblait au fer, et il en rapporta quelques morceaux à la maison. — Depuis, on étudia cette pierre, et on l'appela aimant *magnétique*.

II

On trouve l'aimant dans la terre, mêlé au minerai de fer. Les mines où on le rencontre donnent le meilleur fer. L'aimant a l'aspect du fer.

Un morceau de fer qu'on pose sur l'aimant attirera un autre morceau de fer. Si tu poses sur l'aimant une aiguille d'acier, et que tu la laisses un peu plus longtemps en contact, alors l'aiguille s'aimante et attire le fer. Assemble deux aimants par les deux bouts ; les uns se repousseront, les autres s'accrocheront ensemble.

Si tu casses en deux un aimant en bâton, chaque moitié sera attirée d'un côté, repoussée de l'autre. Casse encore, — même chose ; et casse encore, tant que tu voudras, — même

chose : les bouts semblables se détourneront l'un de l'autre, les bouts différents s'accrocheront, un côté repoussant l'aimant, l'autre l'attirant. Et, comme que tu le casses, toujours il repoussera d'un côté, attirera de l'autre. C'est comme un cône de sapin : où que tu le casses, toujours il sera, d'un côté, creux comme un nombril, de l'autre, bombé comme une tasse. Les bouts différents s'adapteront, le nombril avec la tasse, mais non le nombril avec l'autre nombril, ni la tasse avec l'autre tasse.

III

Si tu aimantes une aiguille en la laissant quelque temps en contact avec l'aimant, et que tu la fixes par le milieu sur la pointe d'une tige métallique, mais de manière qu'elle

se meuve librement sur la pointe, — alors tourne, n'importe dans quel sens, l'aiguille aimantée, dès que tu la lâcheras, elle se dirigera d'un côté, vers midi (sud), de l'autre, vers minuit (nord).

Lorsqu'on ne connaissait pas encore l'aimant, on ne naviguait pas bien loin. Une fois en pleine mer, alors qu'on ne voyait plus la terre, on n'avait pour s'orienter que le soleil et que les astres. Mais quand le temps était couvert, plus d'astres et plus de soleil; et le vaisseau, incertain de la route à suivre, s'abandonnait au caprice des vents et, jeté à la côte, se brisait contre les rochers.

Jusqu'à la découverte de l'aimant, les marins ne pouvaient s'éloigner du bord. Mais une fois l'aimant trouvé, on se mit à fixer une aiguille aimantée sur une tige qui lui permît de tourner librement. Grâce à cette aiguille, on commença à savoir dans quel sens marchait le navire, et l'on put s'en aller bien loin

des côtes. Dès lors, on découvrit un grand nombre de mers nouvelles.

Tous les vaisseaux ont à bord une aiguille aimantée — c'est la boussole — et une corde à nœuds, ainsi installée à l'arrière, qu'elle se déroule d'elle-même, indiquant à mesure la vitesse du bâtiment.

C'est ainsi qu'on sait toujours à bord où l'on est, si la côte est lointaine, et dans quel sens on marche.

L'HUMIDITÉ

I

Pourquoi l'araignée parfois, ayant tissé une toile épaisse, se tient immobile au milieu du nid, parfois quitte son nid et s'en va plus loin se tisser une nouvelle toile ?

L'araignée tisse sa toile suivant le temps qu'il fait et qu'il fera. L'examen de la toile permet de reconnaître le temps qu'il fera :

l'araignée est-elle immobile, tapie au milieu de sa toile, sans chercher à la quitter ? — Signe de pluie. Sort-elle du nid pour tisser plus loin de nouvelles toiles ? — Signe d'orage.

Comment une araignée peut-elle savoir par avance le temps qu'il fera ?

L'araignée a les sens tellement subtils, que lorsque l'humidité commence à peine à se condenser dans l'air, — nous ne sentons pas cette humidité, et, pour nous, le temps est toujours serein, — pour l'araignée, il pleut déjà.

De même qu'un homme déshabillé sentira l'humidité, et, habillé, ne s'en apercevra pas, de même, il pleut pour l'araignée, alors que le temps nous semble, à nous, seulement se recueillir.

II

Pourquoi les portes, pendant l'hiver, se gonflent et ne ferment pas, et, pendant l'été, sèchent et ferment ?

Parce que, pendant l'automne et l'hiver, le bois se sature d'eau, comme une éponge, et va se dilatant ; tandis qu'en été, l'eau sortant en vapeur, le bois se contracte.

Pourquoi un arbre tendre, — le tremble, — se gonfle davantage, et le chêne, moins ?

Parce qu'un arbre dur — le chêne — offre moins de pores vides, et l'eau ne peut entrer ; tandis qu'un arbre tendre — le tremble — offre plus de pores vides, et l'eau peut entrer. Le bois pourri offre encore plus de pores vides, et c'est pourquoi un arbre pourri se gonfle et se contracte davantage.

Les troncs pour les abeilles sont du bois le plus tendre et le plus pourri : les meilleures ruches se font avec le saule pourri. Pourquoi ? Parce qu'à travers un tronc pourri, l'air circule mieux, et que les abeilles respirent plus aisément.

Pourquoi les planches se courbent ?

Parce qu'elles sèchent inégalement. Si tu appuies contre le poêle le bout d'une planche humide, l'eau en sort, et le bois, se contractant de ce côté, tire à soi l'autre côté ; mais le côté humide ne pouvant se contracter, à cause de l'eau, toute la planche se courbera.

Pour empêcher les planchers de se courber, tu débites, en lames, des planches sèches, et tu plonges ces lames dans l'eau bouillante. Quand l'eau a toute bouilli, tu les ajustes ensemble, et elles ne se courberont pas (le parquet).

DIFFÉRENCES DANS LA COHÉSION DES PARTICULES

Pourquoi taille-t-on, pour les coussinets d'un chariot, pourquoi façonne-t-on au tour, pour les moyeux des roues, le bouleau au lieu du chêne ? Coussinets et moyeux doivent être résistants, et le chêne n'est pas plus cher que le bouleau.

Parce que le chêne se fend en long, tandis que le bouleau ne se fend pas, mais se sépare en filaments : le chêne, quoique plus dense que le bouleau, étant ainsi cohérent, qu'il se fend en long, et non pas le bouleau.

Pourquoi courbe-t-on, pour les roues des chariots et les arbres[1] des traîneaux, le chêne et l'orme, et pas le bouleau et le tilleul ?

Parce que le chêne et l'orme, une fois amollis à la vapeur d'eau, plient et ne rompent pas ; tandis que le tilleul et le bouleau s'en vont en filaments. Toujours par cette même raison que les particules du chêne et du bouleau sont différemment cohérentes.

1. Pièces de bois sur lesquelles glissent les traineaux.

LES CRISTAUX

Si tu verses du sel dans l'eau, et que tu les mélanges, le sel se dissout, et se dissout de telle sorte qu'on ne le voit plus. Mais verse encore et encore, à la fin le sel cessera de se dissoudre, et tu auras beau l'agiter, il restera toujours une poudre blanche dans l'eau. L'eau s'est saturée de sel; elle n'en peut plus prendre.

Mais si tu chauffes l'eau, elle en prendra encore, et le sel que n'aura pas dissout l'eau

froide, l'eau chaude le dissoudra. Si tu verses encore du sel, même l'eau chaude n'en prendra plus ; et, si tu chauffes davantage, l'eau s'évaporera, et le sel restera.

Ainsi, pour tous les corps solubles dans l'eau, il existe une limite au delà de laquelle l'eau ne peut plus dissoudre. Chaude, elle dissout mieux les corps que froide ; mais l'eau chaude, une fois saturée, ne les prend plus ; les corps demeureront, tandis que l'eau s'en ira en vapeur.

Si, après avoir saturé l'eau de salpêtre en poudre, et surajouté du salpêtre, tu chauffes et laisses refroidir le tout, sans mélanger, le salpêtre en excès ne tombera pas en poudre au fond de l'eau, mais, s'agrégeant en petits prismes hexaèdres, il tapissera le fond et les côtés.

L'eau saturée de salpêtre, si tu la laisses sur le feu, s'évaporera, et le salpêtre en excès se condensera également en prismes hexaèdres.

L'eau une fois saturée de sel ordinaire et chauffée jusqu'à évaporation, le sel en excès, au lieu de se réduire en poudre, s'agrègera en petits cubes. Si tu satures l'eau de sel et de salpêtre ensemble, salpêtre et sel en excès ne se combineront pas, mais se condenseront chacun suivant sa nature, le salpêtre en prismes, le sel en cubes.

Si tu satures l'eau de chaux ou d'un autre sel, ou de quelque autre corps, chaque corps, une fois l'eau évaporée, se condensera suivant sa nature, l'un en prismes trièdres, l'autre en octaèdres, celle-ci en petites briques, celui-là en étoiles. Et ces cristaux se retrouvent divers dans tous les corps durs. Les uns sont parfois grands comme la main ; telles certaines pierres qu'on rencontre dans la terre. D'autres fois, ces cristaux sont tellement menus, qu'on ne les distingue pas à l'œil nu ; mais chaque corps a les siens propres.

Lorsque les cristaux commencent à se for-

mer dans l'eau saturée de salpêtre, si tu casses avec une aiguille le bord d'un de ces cristaux, sur le bord cassé viendront s'agréger de nouvelles particules de salpêtre pour reconstituer exactement la forme normale, — prisme hexaèdre. De même pour le sel et tous les autres corps, jusqu'aux plus petits grains de poussière, qui se tournent et s'agrègent du côté qu'il faut.

Même phénomène quand la glace se forme.

Le flocon de neige vole ; — tu ne vois en lui aucune forme arrêtée ; mais qu'il se pose sur quelque chose de foncé et de froid, — sur le drap, sur la fourrure, — et tu distingueras des contours précis : tu verras une étoile, une figure hexagonale. Ce n'est pas au hasard que la vapeur, en se congelant, se dépose sur les vitres ; à mesure qu'elle se congèle, elle se condense en étoiles.

Qu'est-ce que la glace ? C'est l'eau refroidie et solidifiée. Quand l'eau passe de l'état li-

quide à l'état solide, elle se condense en cristaux, et la chaleur se retire d'elle. De même, pour le salpêtre, quand il se résout en cristaux, de lui se retire la chaleur. De même, pour le sel, pour la fonte de fer, passant de l'état liquide à l'état solide. Quand un corps liquide se solidifie, il perd sa chaleur et se condense en cristaux. Mais lorsque de solide il redevient liquide, le corps reprend sa chaleur ; de lui se retire le froid, et les cristaux se dissolvent.

Prends de la fonte de fer, et laisse-la refroidir ; prends de la pâte chaude, et laisse-la refroidir; prends de la chaux vive, et laisse-la refroidir : il se dégagera de la chaleur. Prends de la glace, et fais-la fondre : il se dégagera du froid. Prends du salpêtre, du sel, n'importe quel corps soluble dans l'eau, dissous-le dans l'eau : il se refroidira. Pour glacer les sorbets, on verse du sel dans l'eau.

LE MAUVAIS AIR[1]

Au village Nikolskoïé, le jour de la fête, les gens étaient allés à la messe. Il ne resta, dans la cour du barine, que la vachère, le staroste[2] et le garçon d'écurie.

La vachère s'en fut au puits chercher de l'eau. Le puits se trouvait dans la cour même. Elle voulut tirer le seau dehors, mais ne put le retenir : il lui échappa, heurta contre

1. L'acide carbonique.
2. Représentant des paysans élu par eux.

la paroi du puits et s'arracha de la corde. La vachère retourna à l'isba et dit au staroste :

— Alexandre ! descends, petit père, dans le puits. J'ai laissé tomber le seau.

Mais Alexandre lui répondit :

— C'est toi qui l'as laissé tomber, c'est toi qui dois le repêcher.

— Soit, fit-elle, je descendrai moi-même ; seulement tu m'aideras.

Le staroste se mit à rire.

— Eh bien, allons ! dit-il. Tu es à jeun, maintenant, et je te tiendrai ; mais après le repas, c'eût été impossible.

Le staroste attacha un bâton au bout de la corde, et la baba, à cheval sur le bâton, empoigna la corde et commença à descendre dans le puits, tandis que le staroste déroulait la corde en tournant la roue.

Le puits avait en tout six archines de profondeur ; l'eau, seulement une archine. Le

staroste déroulait doucement, et sans cesse il demandait :

— Encore ? Encore ?

Et, d'en bas, la vachère lui criait :

— Encore un peu !

Tout à coup, le staroste sentit que la corde mollissait. Il appela la vachère : elle ne répondit pas. Il regarda dans le puits et vit que la vachère gisait dans l'eau, la tête en bas, les pieds en l'air.

Il se mit à crier, à appeler du monde ; mais il n'y avait personne. Seul, le garçon d'écurie accourut. Le staroste lui ordonna de tenir la roue ; puis il retira la corde, s'assit à califourchon sur le bâton et descendit dans le puits.

Dès que le garçon d'écurie eut descendu le staroste au niveau de l'eau, le même fait se reproduisit. Le staroste lâcha la corde et tomba, la tête en bas, sur la vachère.

Le garçon d'écurie se mit à crier ; puis il

courut à l'église chercher du monde. La messe finissait, les gens sortaient de l'église. Moujiks et babas s'élancèrent tous vers le puits. Ils s'attroupèrent autour de la margelle, criant tous à la fois ; mais nul ne savait ce qu'il fallait faire.

Le jeune charpentier Ivan fendit la foule, marcha au puits, saisit la corde et, s'asseyant sur le bâton, ordonna qu'on le descendît, après s'être attaché à la corde par la ceinture. Deux mougiks le descendirent, tandis que tous les autres regardaient dans le puits : qu'allait-il arriver à Yvan ?

Dès qu'il fut près de l'eau, il lâcha la corde des mains et fût tombé la tête la première, s'il n'eût été retenu par la ceinture. Tout le monde s'écria :

— Retire-le !

Et on tira Ivan au dehors.

Il était suspendu par la ceinture, comme un mort. Sa tête pendait aussi et heurtait

contre les parois. Son visage était d'un bleu violacé. Il fut saisi, détaché, couché par terre. On le croyait mort ; mais soudain il respira lourdement, fut pris de toux, et revint à lui.

Alors on voulut redescendre ; mais un vieux mougik déclara qu'on ne pouvait pas, parce qu'il y avait dans le puits du mauvais air, et que ce mauvais air tuait les hommes. Les mougiks coururent alors chercher des crocs, et se mirent en devoir de retirer le staroste et la baba.

La femme et la mère du staroste poussaient des cris lamentables près du puits. On les apaisa, et les mougiks, ayant accroché leurs crocs, essayèrent de tirer les morts. Par deux fois, ils hissèrent par ses vêtements le staroste jusqu'à la moitié du puits, mais il était lourd, ses vêtements craquèrent, et il se détacha. On finit par l'agripper avec deux crocs et par le retirer. Puis, on retira la va-

chère. Tous deux étaient déjà morts ; rien ne put les ranimer.

Lorsqu'on examina le puits, on reconnut qu'en effet il y avait au fond du mauvais air.

Cet air est tellement lourd, que ni l'homme ni aucun animal n'y peuvent vivre. On descendit dans le puits un chat qui, à peine arrivé à l'endroit où se trouvait le mauvais air, mourut aussitôt.

Mais c'est peu qu'un animal n'y puisse vivre ; une bougie n'y peut brûler. On descendit une bougie dans le puits ; elle s'éteignit en arrivant à l'endroit.

Il y a sous terre des lieux où cet air s'accumule ; si tu y pénètres, tu ne tardes pas à tomber mort. C'est pourquoi, dans les mines, on a des lampes qu'on descend dans ces endroits-là, avant qu'un homme ne s'y engage. Si la lampe s'éteint, l'homme ne doit pas pénétrer ; on laisse alors entrer l'air pur jusqu'à ce que la flamme puisse brûler.

Près de la ville de Naples se trouve une grotte de ce genre. Le mauvais air y est à demeure sur le sol, à une archine de hauteur; plus haut, un bon air. Dans cette grotte, un homme peut marcher sans qu'il lui arrive malheur, tandis qu'un chien, à peine entré, perdra la respiration.

D'où vient ce mauvais air? Il vient de ce même bon air que nous respirons. Lorsqu'on entasse un grand nombre de gens dans une pièce dont les fenêtres et les portes sont si hermétiquement closes que l'air frais du dehors ne puisse entrer, il s'engendre alors le même air qu'au fond du puits, et les gens mourront.

Il y a une centaine d'années, à la guerre, les Hindous firent prisonniers cent quarante-six Anglais qu'ils enfermèrent dans un souterrain, où l'air n'entrait pas.

Au bout de quelques heures, les prisonniers commencèrent à haleter, et à la fin

de la nuit cent vingt-trois d'entre eux étaient morts. Les autres sortirent à peine vivants et gravement malades.

D'abord, l'air du souterrain était bon; mais quand les captifs eurent respiré tout le bon air, comme il ne se renouvelait pas, il s'engendra un mauvais air tout semblable à celui du puits, et ils moururent.

Pourquoi le bon air se change-t-il en mauvais air, là où les gens sont entassés en grand nombre? Parce que les gens, quand ils respirent, aspirent le bon, et qu'ils expirent le mauvais.

COMMENT ON FAIT LES AÉROSTATS

Si, prenant une vessie gonflée, tu la plonges dans l'eau, et que tu l'abandonnes à elle-même, elle reviendra sur l'eau et se mettra à surnager. Pareillement, si tu mets à bouillir de l'eau dans une marmite en fonte, tu verras au fond, au-dessus du feu, l'eau se volatiliser en vapeur; et dès qu'elle se sera un peu accumulée, cette vapeur ne tardera pas à se dégager sous forme de bulles. Il sortira d'abord une bulle, puis

une autre; et quand toute l'eau sera complètement chauffée, les bulles sortiront sans interruption : on dit alors que l'eau bout.

De même que dans l'eau montent les bulles gonflées de vapeur, parce qu'elles sont plus légères que l'eau, de même montera dans l'air une boule gonflée de gaz hydrogène ou d'air chaud, parce que l'air chaud est plus léger que l'air froid, et que l'hydrogène est le plus léger des gaz.

Les aérostats se gonflent à l'hydrogène et à l'air chaud. Voici comment on procède avec l'hydrogène. On construit un grand ballon, on le fixe par des cordes à des pieux, et on le remplit d'hydrogène. Dès qu'on détache les cordes, le ballon s'élève et vole toujours plus haut, tant qu'il traverse un air plus lourd que l'hydrogène ; et lorsqu'il arrivera, tout en haut, dans l'air léger, il se mettra alors à flotter dans l'atmosphère comme la bulle sur l'eau.

Pour les aérostats à air chaud, voici comment on opère. On fait un grand ballon avec une espèce de goulot en bas, comme une bouteille renversée. Dans le goulot on fixe une touffe de coton qu'on imbibe d'esprit de vin et qu'on allume. L'air de l'aérostat s'échauffera à la flamme, deviendra plus léger que l'air froid, et le ballon ira montant comme la bulle dans l'eau. Et il volera toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il rencontre un air plus léger que celui dont il est gonflé.

Il y a une centaine d'années que des Français — les frères Montgolfier — ont inventé les aérostats. Ils en fabriquèrent un avec de la toile et du papier, l'emplirent d'air chaud : l'aérostat s'éleva. Ils en firent alors un autre un peu plus grand, attachèrent au-dessous un mouton, un coq et un canard, et le lâchèrent. L'aérostat s'éleva et descendit heureusement. Depuis on imagina de gonfler

d'hydrogène les ballons, qui dès lors volèrent plus haut et plus vite.

Pour aller en ballon, on attache au-dessous de l'aérostat une nacelle où l'on monte deux, trois et jusqu'à huit hommes, avec des vivres et des boissons. Pour descendre et s'élever à volonté, une soupape est ménagée dans l'aérostat, soupape que l'aéronaute peut ouvrir ou fermer au moyen d'une corde. Quand, se jugeant trop élevé, il veut redescendre, il ouvre la soupape : le gaz s'échappe, le ballon se contracte et se met à descendre. En outre, la nacelle renferme toujours un certain nombre de sacs remplis de sable ; quand on jette un sac, le ballon, allégé, remonte. Si l'aéronaute, dans sa descente, s'aperçoit qu'au-dessous de lui l'endroit ne se prête pas à l'atterrissement, rivière ou forêt, il jette alors du sable, et l'aérostat, plus léger, s'élève de nouveau.

LE GALVANISME

Il y avait en Italie un savant nommé Galvani. Il avait une machine électrique et montrait à ses élèves ce que c'est que l'électricité. Il frottait avec force du verre avec de la soie imbibée d'onguent, et approchait ensuite du verre une barre de cuivre ; — et une étincelle jaillissait du verre, vers la barre de cuivre. Il leur expliquait qu'une pareille étincelle se produit avec la cire à cacheter et l'ambre, leur montrait comment les plumes légères, les

menus morceaux de papier, sont tantôt attirés, tantôt repoussés par l'électricité, avec la raison de ces phénomènes, et faisait devant eux un grand nombre d'expériences analogues.

Un jour, sa femme tomba malade. Il appela le médecin, et lui demanda comment il fallait la soigner. Le médecin ordonna de préparer pour elle une soupe de grenouilles. Galvani envoya chercher des grenouilles comestibles ; on lui en apporta et on les déposa sur la table.

En attendant que la cuisinière vînt les prendre, Galvani continua à montrer à ses élèves la machine électrique et à produire des étincelles.

Tout à coup, il crut remarquer que les grenouilles mortes remuaient les jambes sur la table. Il regarda avec plus d'attention, et s'aperçut qu'à chaque étincelle de la machine, les grenouilles remuaient en effet leurs jambes.

Il se fit apporter d'autres grenouilles, et recommença ses expériences avec elles. Toutes les fois qu'une étincelle se dégageait, les grenouilles mortes se mettaient à remuer leurs jambes comme des grenouilles vivantes.

Alors Galvani supposa que les grenouilles vivantes remuaient peut-être parce que l'électricité les traversait. Il savait que, plus sensible dans la cire à cacheter, l'ambre et le verre, elle se trouvait aussi dans l'atmosphère, et que les orages et la foudre sont engendrés par l'électricité atmosphérique.

Il se mit donc à expérimenter si, soumises à l'électricité atmosphérique, les grenouilles mortes remueraient leurs jambes. A cet effet, il prit les grenouilles, les écorcha, leur coupa la tête et les pattes de devant, et les suspendit par de petits crochets de cuivre sur le toit, au-dessous du chéneau de fer. Il pensait que, l'orage survenant, l'électricité dont l'air se-

rait alors saturé passerait par les fils de cuivre dans les grenouilles, et que celles-ci se mettraient à remuer.

Mais un orage éclata, un autre, un autre encore, et les grenouilles ne remuèrent pas. Galvani les ôtait déjà, lorsqu'en en décrochant une, il toucha le chéneau avec la patte, et la patte remua.

Ayant décroché les grenouilles, il fit une expérience : il attacha au crochet de cuivre un fil de fer qu'il mit en contact avec la patte, — et la patte remua.

Et Galvani conclut de là que ce qui fait vivre tous les animaux, c'est l'électricité qui est en eux, qu'elle passe du cerveau dans les muscles, et que le mouvement en résulte. Nul alors n'étudia la chose à fond, on ne savait pas, et tout le monde crut Galvani.

Mais, depuis, un autre savant, Volta, reprit l'expérience, et démontra que Galvani s'était trompé. Il imagina de toucher la gre-

nouille, non, comme Galvani, avec crochet de cuivre et fil de fer, mais tantôt avec crochet de cuivre et fil de cuivre, tantôt avec crochet de fer et fil de fer : — les grenouilles ne remuèrent pas, elles ne remuèrent que lorsqu'il les toucha avec un fil de fer attaché à un fil de cuivre.

Alors, Volta supposa que l'électricité n'était pas dans la grenouille morte, mais dans le fer et le cuivre mis en présence. Il poursuivit ses expériences, et reconnut qu'en assemblant le fer et le cuivre, il se produisait de l'électricité, laquelle mouvait les jambes de la grenouille morte.

Il eut alors l'idée de faire de l'électricité autrement qu'on ne la faisait jusqu'à lui. Auparavant, on l'obtenait en frottant du verre ou de l'ambre. Volta, lui, la demanda au fer et au cuivre mis en contact. Il essaya de combiner ensemble le fer et le cuivre, et les autres métaux, et reconnut que la combinaison des

métaux, argent, platine, zinc, étain, produisait des étincelles électriques.

Après Volta, on imagina d'accroître la puissance de l'électricité en versant entre les plaques de métaux différents liquides : l'eau et les acides. L'électricité, ainsi produite, était si intense, qu'on n'eut dès lors plus besoin de frotter; il suffit de disposer dans une tasse des plaques de différents métaux, et d'y verser tel ou tel liquide ; — et l'électricité se produira dans cette tasse, et du fil jaillira l'étincelle.

Cette électricité une fois trouvée, on l'appliqua à l'industrie ; on découvrit l'art de dorer et d'argenter par l'électricité, on découvrit la lumière électrique, on découvrit l'art de transmettre par l'électricité des signaux entre deux points éloignés l'un de l'autre.

A cet effet, tu disposes dans de petits verres des plaques de différents métaux, et tu y verses les liquides. L'électricité s'accumule dans les verres : au moyen d'un fil, tu la di-

riges où tu veux, et, de là, tu fais passer le fil dans le sol. L'électricité dans le sol court de nouveau à reculons du côté des verres, où elle remonte par un autre fil ; de telle sorte que l'électricité tourne sans cesse, comme dans un anneau, passant du fil dans le sol, revenant en arrière dans le sol, pour remonter dans le fil et passer de nouveau dans le sol.

L'électricité peut marcher dans l'un ou l'autre sens, à ton gré : ou aller par le fil et revenir par le sol, ou aller d'abord par le sol, et revenir par le fil.

Au-dessus du fil, au point d'où partent les signaux est fixée une aiguille aimantée, laquelle est déviée dans *un* sens, si tu lances l'électricité sur le fil pour revenir par le sol, — et dans *un autre* sens, si tu lances l'électricité dans le sol pour revenir par le fil. Chaque signal se compose d'un certain nombre de déviations ; et c'est au moyen de ces signaux qu'on peut correspondre d'un télégraphe à un autre.

LE SOLEIL. LA CHALEUR

Sors, l'hiver, par une journée claire et glacée, dans les champs ou dans la forêt ; regarde autour de toi, écoute : partout la neige, les rivières gelées, les herbes desséchées sous la neige, les arbres nus ; rien ne bouge.

Regarde en été : les rivières courent, bruissantes ; dans la moindre mare, les grenouilles crient, coassent ; les oiseaux volètent çà et là, pépient, chantent ; mouches et cousins tournoient en bourdonnant ; les arbres, les herbes, croissent et se balancent au vent.

Fais geler de l'eau dans une marmite en fonte, l'eau durcira. Mets la marmite gelée sur le feu, et la glace de se crevasser, de fondre, de s'agiter un peu ; l'eau tressaillera, dégagera des bulles ; puis se mettant à bouillir, elle sautera en tourbillonnant. Ainsi va le monde : pas de chaleur, tout est mort ; vienne la chaleur, tout se meut et vit. Peu de chaleur, — peu de mouvement ; plus de chaleur, — plus de mouvement ; beaucoup de chaleur, — beaucoup de mouvement ; trop de chaleur, — trop de mouvement.

D'où vient la chaleur de notre globe ? — Du soleil.

Le soleil est bas en hiver, ses rayons, obliques, ne pénètrent point la terre, — et rien ne bouge. Commence-t-il à s'élever un peu plus haut au-dessus de nos têtes, et à darder sur la terre, tout par le monde se réchauffe et se met en mouvement.

La neige fondra, la glace s'échauffera sur

les rivières, les eaux se précipiteront des sommets, et, des vapeurs s'élevant de l'eau sous forme de nuages, il pleuvra. Qui fera tout cela? — Le soleil.

Les semences dégèleront, pousseront des germes ; les germes grossiront dans la terre ; des vieilles racines surgiront les pousses nouvelles, et les arbres, et les herbes, se mettront à croître. Qui fera cela ? — Le soleil.

Les ours, les taupes, sortiront de leur torpeur ; mouches et abeilles se réveilleront ; les cousins éclôront, et les œufs des poissons, à la chaleur. Qui fera cela ? — Le soleil.

L'air, s'échauffant, s'élèvera ; à sa place viendra de l'air un peu plus froid, — et le vent soufflera. Qui fera cela ? — Le soleil.

Les nuages monteront, rapprochés tour à tour, et écartés ; — et la foudre éclatera. Qui fera cela ? — Le soleil.

Les herbes croîtront, les blés, les fruits, les

arbres ; les animaux se rassasieront ; les hommes se rassasieront ; provisions et chauffage seront recueillis pour l'hiver ; les hommes construiront des maisons, établiront des voies ferrées, des villes. Qui aura préparé tout cela ? — Le soleil.

L'homme bâtit une maison. Avec quoi la fait-il ? — Avec des poutres. Les poutres sont tirées des arbres, et les arbres, c'est le soleil qui les a fait grandir.

Le poêle se chauffe avec le bois. Qui a fait grandir le bois ? — Le soleil.

L'homme mange du pain, des pommes de terre. Qui les a fait grandir ? — Le soleil.

L'homme se nourrit de viande. Qui a nourri les animaux, les oiseaux ? — Les herbes. Et les herbes, c'est le soleil qui les a fait grandir.

L'homme construit une maison avec des pierres, des briques et de la chaux. Les briques et la chaux sont cuites au moyen du bois, et le bois, c'est le soleil qui l'a fait grandir.

Tout ce qu'il faut aux hommes, tout ce qui sert directement à leurs besoins, c'est le soleil qui le leur procure, et la chaleur solaire s'y récèle. Le pain est nécessaire à tous, parce qu'il est l'œuvre du soleil, et qu'il récèle en lui beaucoup de chaleur solaire. Le blé chauffe qui le mange.

Le bois et les poutres sont nécessaires, parce qu'ils récèlent la chaleur. Qui achète du bois pour l'hiver achète de la chaleur solaire; en brûlant ce bois, l'hiver, à son gré, c'est de la chaleur solaire qu'il produira dans sa chambre.

Et, où il y a chaleur, il y a mouvement. Et tout mouvement s'engendre de la chaleur, soit directement de la chaleur solaire, soit de la chaleur accumulée par le soleil dans le charbon, le bois, le blé, l'herbe...

Les chevaux, les bœufs, tirent; les hommes travaillent; qui les fait mouvoir? — La chaleur. Et cette chaleur, d'où leur vient-elle? —

De leur nourriture ; et cette nourriture, c'est le soleil qui l'a produite.

Les moulins à vent et à eau tournent et moulent. Qui les fait mouvoir ? — Le vent et l'eau. Et qui pousse le vent ? — La chaleur. Et qui pousse l'eau ? — La chaleur encore. Elle a élevé l'eau en vapeur, sans quoi l'eau ne tomberait pas.

La machine fonctionne, — la vapeur la meut. Qui produit la vapeur ? — Le bois ; — et le bois récèle de la chaleur solaire.

La chaleur engendre le mouvement, et le mouvement engendre la chaleur. Et la chaleur, et le mouvement, c'est du soleil qu'ils viennent.

RÉCITS DE ZOOLOGIE

LE HIBOU ET LE LIÈVRE

Il fait nuit. Les hiboux commencent à voler de la forêt dans le ravin, guettant leur proie.

Aux champs bondit un grand lièvre gris, qui se met à faire le beau.

Un vieux hibou regarde le lièvre et se pose sur une branche. Et un jeune hibou lui dit :

— Pourquoi ne fonds-tu point sur ce lièvre ?

Le vieux répondit :

— C'est au-dessus de mes forces. Ce lièvre est trop grand. Accroche-toi à lui, et il t'entraînera dans le fourré.

Et le jeune hibou reprit :

— Mais je m'accrocherai d'une patte, et de l'autre, je me retiendrai à l'arbre.

Et le jeune hibou, se jetant sur le lièvre, d'une patte, lui agrippa le dos, si profondément que toutes les griffes entrèrent, et, de l'autre, se prépara à saisir l'arbre. Comme le lièvre l'entraînait, il s'accrocha à l'arbre de l'autre patte, en se disant :

— Il n'échappera pas.

Mais le lièvre, s'élançant, écartela le hibou, dont les pattes restèrent prises, l'une à l'arbre, l'autre dans le dos du lièvre.

Le lendemain, un chasseur tua le lièvre, et s'émerveilla de lui voir le dos marqué par les griffes du hibou.

COMMENT LES LOUPS DRESSENT LEURS LOUVETEAUX

Je cheminais sur la route, lorsque j'entendis un cri derrière moi. C'était un berger qui se hâtait à travers un champ, et, en criant, me montrait quelque chose.

Je regardai et je vis dans le champ deux loups qui couraient : l'un grand, l'autre jeune. Le jeune portait sur son dos un agneau déchiré, dont il tenait la jambe dans sa gueule. Le grand loup courait derrière.

En les apercevant nous nous élançâmes,

le berger et moi, à leur poursuite, en poussant des cris. A nos appels arrivèrent les moujiks avec des chiens.

A la vue des chiens et des gens, le grand loup, s'approchant du jeune, lui arracha l'agneau, le jeta sur son dos; et tous deux, redoublant de vitesse, disparurent à nos regards.

Alors le berger nous raconta ce qui s'était passé : du ravin bondit un grand loup qui, fondant sur l'agneau, le déchira et l'emporta.

A sa rencontre vint un jeune loup, qui sauta sur l'agneau. Le vieux loup donna l'agneau à porter à son louveteau, et lui-même, ainsi déchargé, se mit à courir à ses côtés.

Seulement, à la première alerte, le vieux, laissant là sa leçon, resaisissait l'agneau.

POLTRONNERIE DES LIÈVRES

Les lièvres, pour se nourrir, mangent, la nuit, ceux des bois, l'écorce des arbres ; ceux des champs, les semailles d'automne et l'herbe ; ceux des enclos, les grains de blé des granges.

Pendant la nuit, les lièvres laissent, dans la neige profonde, une piste visible. Or, les hommes sont grands amateurs de lièvres, et les chiens, et les loups, et les renards, et les corbeaux, et les aigles. Si le lièvre rentrait

au gîte simplement et directement, on aurait bientôt fait de le suivre à la piste, le matin, et de le surprendre : mais Dieu lui a donné la poltronnerie, et cette poltronnerie le sauve.

La nuit, il va sans peur, laissant, par les champs et les bois, une piste toute droite. Mais, dès que l'aurore arrive, réveillant ses ennemis, le lièvre s'imagine aussitôt entendre soit les abois des chiens, soit les cris des moujiks, ou le grincement des traîneaux, ou le bruit du loup dans la forêt ; et voilà que, de la peur, il bondit de côté et d'autre. Il s'élance en avant, quelque chose l'épouvante, et voilà qu'il revient en courant sur ses pas. Entend-il quelque autre bruit, d'un saut, il se jette de côté, et détale hors de sa piste. Qu'un son frappe de nouveau son oreille, et le lièvre, de nouveau, retourne en arrière, et bondit de nouveau par côté. Quand il commence à faire jour, il se gîte.

Au matin, les chasseurs examinent la piste du lièvre; ils s'embarrassent dans ces voies doublées, ces brusques écarts, et admirent la ruse de l'animal. Mais le lièvre ne songeait guère à ruser; il avait seulement peur de tout.

L'ODORAT

L'homme voit par les yeux, entend par les oreilles, sent par le nez, goûte par la langue et tâte par les doigts. Tel a de meilleurs yeux, tel de pires. L'un entend de loin, l'autre est sourd. Celui-ci, d'un odorat plus fin, flaire de loin, et celui-là, le nez sur un œuf pourri, ne sentira rien du tout. L'un reconnaîtra chaque chose au toucher, l'autre ne distinguera pas le bois du papier. L'un n'a qu'à goûter du bout des lèvres pour

discerner ce qui est doux, l'autre avale sans distinguer le doux de l'amer.

De même les différents animaux ont les divers sens plus ou moins développés. Mais, chez tous, l'odorat est plus fin que chez l'homme.

L'homme, pour reconnaître une chose, la regarde, écoute le son qu'elle rend, parfois la flaire et goûte ; mais il a par-dessus tout besoin de la toucher.

Les animaux, eux, ont, presque tous, surtout besoin de flairer. Le cheval, le loup, le chien, la vache, l'ours, ne reconnaissent une chose qu'en la flairant.

Quand le cheval a peur de quelque chose, il s'ébroue, renifle pour mieux sentir, et, tant qu'il n'a pas senti, il a peur.

Le chien souvent suit la piste de son maître, et l'aperçoit, et s'effraye, ne le reconnaissant pas. Il aboie contre lui tant qu'il n'a pas flairé et senti que ce qui

épouvantait ses regards, c'est son propre maître.

Les bœufs voient tuer des bœufs, ils les entendent beugler à l'abattoir ; et ils ne comprennent pas ce qui se passe. Mais qu'une vache ou un bœuf rencontre quelque part, en marchant, du sang de bœuf, et flaire, alors il comprendra, battra du pied la terre en mugissant, et rien ne pourra l'éloigner.

La femme d'un vieillard étant tombée malade, il alla lui-même traire la vache. La vache renifla, et, ne reconnaissant pas sa maîtresse, refusa de donner son lait. La baba fit mettre sa courte pelisse à son mari, avec le mouchoir sur la tête; et la vache donna son lait ; mais le vieillard ayant écarté les pans de la pelisse, l'animal flaira, et de nouveau refusa.

Les chiens courants, quand ils quêtent en suivant une piste, ne courent jamais sur

la piste même, mais à côté, à une vingtaine de pas. Si le chasseur ignorant veut ramener le chien sur la piste, à la toucher du nez, toujours l'animal sautera par côté. Pour le chien la voie sent tellement fort, lorsqu'il a le museau dessus, qu'il ne distingue rien, et ne sait même pas si le gibier a fui en avant ou en arrière. Ce n'est qu'en s'écartant un peu qu'il reconnaît d'où vient le fumet le plus vif et alors il s'élance du côté de la bête.

Il fait ce que nous-mêmes nous faisons, lorsqu'on nous parle fort dans l'oreille : nous nous éloignons un peu et nous distinguons alors ce qu'on nous dit. De même encore, quand l'objet que nous voulons voir se trouve trop près de nous, nous nous reculons pour le regarder.

Les chiens se distinguent et se reconnaissent entre eux à l'odeur.

Encore plus subtil est l'odorat des in-

sectes. L'abeille vole tout droit vers la fleur dont elle a besoin; le ver rampe vers sa feuille; la punaise, la puce, le cousin, sentent un homme à des centaines de milliers de pas de punaises.

Si les particules sont petites qui se détachent d'une substance et s'insinuent dans notre nez, combien infinitésimales doivent être les particules qui affectent l'odorat des insectes !

LE TOUCHER ET LA VUE

Croise ton index sur ton médius, et entre tes deux doigts ainsi croisés façonne et roule une petite boulette, puis ferme les yeux. Il te semblera qu'il y a deux boulettes. Rouvre les yeux, — tu verras qu'il n'y en a qu'une. Les doigts ont trompé, mais les yeux ont rectifié.

Regarde de côté dans une glace bien nette. Il te semblera que c'est une fenêtre ou une porte, et que là derrière il y a quelque chose. Touche avec la main, — tu verras que c'est une glace. Les yeux ont trompé, mais les doigts ont rectifié.

LE VER A SOIE

Il y avait dans notre jardin de vieux mûriers. C'était mon grand-père qui les avait plantés.

A l'automne, on me donna une drachme [1] de graînes de vers à soie, pour les faire éclore et en avoir des cocons. Ces graines sont d'un gris foncé, et si petites que dans ma drachme,

1. La 96e partie de la livre russe, laquelle vaut 400 grammes.

j'en comptai cinq mille huit cent trente-cinq. Elles sont plus menues que la plus menue tête d'épingle. Elles semblent tout à fait mortes ; seulement, quand on les écrase, elles craquent.

Je les déposai en tas sur ma table, et je les avais presque oubliées, lorsqu'un jour, au printemps, en me promenant dans le jardin, je m'aperçus que les bourgeons s'épanouissaient sur les mûriers, et qu'ils portaient déjà des feuilles. Je me rappelai mes graines, et m'en fus dans ma chambre les arranger, leur donner de l'espace. La plupart n'étaient plus de ce gris foncé que j'avais remarqué auparavant : les unes étaient gris clair, et les autres d'une nuance encore plus claire avec des tons de lait.

Le lendemain, de bonne heure, je regardai les petits œufs, et je vis que les uns étaient déjà éclos, et les autres gonflés et pleins. Il était évident que les vers avaient

senti, dans leurs coquilles, que leur nourriture était prête.

Les vers étaient noirs, velus et si petits, qu'on avait peine à les examiner. Je regardai à travers une loupe et reconnus que, dans l'œuf, ils se tenaient enroulés comme des anneaux, et qu'ils se redressaient une fois éclos.

Je m'en fus au jardin cueillir des feuilles de mûrier ; j'en pris trois brassées, je les déposai chez moi, sur la table, et je me mis à installer mes vers comme on me l'avait appris.

Pendant que je préparais le papier, les vers, ayant senti leur nourriture sur la table, se mirent à ramper de ce côté. Je me reculai et commençai à leurrer les vers ; et eux, comme des chiens à qui l'on montre un morceau de viande, se traînaient vers les feuilles, sur le drap de la table, à travers les crayons, les ciseaux et les cahiers. Je découpai alors du pa-

pier, que je criblai de trous avec mon canif, et que je recouvris entièrement de feuilles; puis je le posai sur les vers. Eux, rampant par les trous, montèrent tous sur les feuilles, et se mirent aussitôt à manger.

Sur les autres vers, dès qu'ils furent éclos, je posai aussi un papier garni de feuilles, et tous, passant par les trous, s'empressèrent de manger, rongeant tout autour les feuilles par le bord. Quand ils eurent tout dévoré, ils rampèrent sur le papier, en quête d'une nouvelle nourriture. Je remis alors d'autres papiers percés et couverts de feuilles de mûrier, et ils passèrent sur leur nouvelle nourriture.

Ils étaient rangés chez moi sur une étagère, et, quand la feuille manquait, ils rampaient sur l'étagère, et venaient jusque sur le bord, mais sans jamais se laisser tomber en bas, quoique aveugles. Lorsqu'un ver arrive ainsi près de l'abîme, il sort de sa bouche, avant de descendre, un fil qu'il colle au bord,

puis descend, s'arrête un moment, suspendu, reconnaît les entours, et, s'il veut, se laisse glisser, ou, s'il le préfère, remonte au moyen de son fil.

Pendant toute la journée, les vers ne cessèrent de manger. A chaque instant, il fallait ajouter des feuilles de plus en plus. Quand on leur en apportait de fraîches, et qu'ils avaient rampé sur elles, il se faisait alors un bruit semblable à celui de la pluie sur la ramée : c'étaient les vers qui attaquaient les feuilles fraîches.

Ainsi vécurent-ils cinq jours, les vers aînés. Ils avaient déjà sensiblement grandi, et mangeaient dix fois plus qu'auparavant. Le cinquième jour, je savais qu'ils devaient s'endormir, et j'attendais. Vers le soir de ce cinquième jour, l'un des vers aînés s'aplatit contre le papier, et resta sans manger et sans bouger.

Le lendemain, je l'examinai longuement. Je

savais que les vers muent plusieurs fois ; à mesure qu'ils grandissent, se sentant trop à l'étroit dans leur peau, ils en prennent une nouvelle.

Nous observions tour à tour avec un mien camarade. Le soir, il me cria :

— Il commence à se déshabiller, venez vite !

J'accourus et je vis en effet le ver, qui, accroché au papier par sa vieille peau, s'était fait une déchirure près de la bouche, et poussait de la tête, et s'efforçait, et se tortillait pour sortir ; mais la vieille chemise tenait bon.

Longtemps, je le regardai s'agiter sans succès ; je voulus l'aider. Je grattai à peine, avec l'ongle ; mais je m'aperçus bientôt que j'avais fait une sottise. Mon ongle rencontra quelque chose de liquide, et le ver s'engourdit. Je crus d'abord que c'était son sang ; mais j'appris par la suite que le ver a sous la peau un

suc liquide, — pour que la chemise glisse plus facilement. Mon ongle avait évidemment dérangé la nouvelle chemise, car le ver, bien que dégagé, ne tarda pas à mourir.

Je me gardai bien de toucher aux autres, et tous sortirent de leurs chemises : il est vrai qu'il en mourut quelques-uns, et que presque tous se donnèrent un mal inouï, mais ils réussirent tout de même à se dégager.

Après la mue, leur appétit redoubla, et il fallut accumuler les feuilles de mûrier. Au bout de quatre jours, ils s'endormirent de nouveau, et de nouveau changèrent de peau. Ils dévoraient encore plus de feuilles, et leur taille atteignait déjà un huitième de verchok[1]. Après six autres jours, nouveau sommeil, nouvelle peau, et ils étaient devenus si grands, si gros, que nous avions peine à les fournir de feuilles.

1. Verchok, 16e partie de l'archine, qui vaut $0^{m}711^{mm}$. Le verchok vaut donc $0^{m}044^{mm}$.

Le neuvième jour, ils cessèrent tout à fait de manger, et se mirent à ramper en haut, sur les rayons et sur les poutres. Je les rattrapai et leur donnai des feuilles fraîches; mais ils détournèrent la tête, s'éloignèrent. Je me rappelai alors que les vers, quand ils sont sur le point de coconner[1], s'abstiennent absolument de manger et montent.

Je les laissai libres, et me mis à regarder ce qu'ils allaient faire.

Les aînés rampèrent au plafond, se dispersèrent çà et là, et commencèrent à tendre une toile dans divers sens. J'en examinai un. Il se glissa dans le coin, tendit six fils sur un rayon d'un verchok autour de lui, s'y suspendit, se recourba à demi, en fer à cheval, puis se mit à mouvoir sa tête en rond, et à filer sa toile à soie, de manière à s'en envelopper. Vers le soir, il était déjà dans sa toile comme

1. Mot à mot : s'entortiller en poupées.

dans un brouillard ; à peine le voyait-on. Le lendemain, on ne le voyait plus ; la soie l'enveloppait complètement ; mais il filait toujours.

Au bout de trois jours, il cessa de filer et s'engourdit.

Je sus depuis ce qu'un ver file de soie pendant ces trois jours. Lorsqu'on dévide le cocon, le fil a parfois plus d'une verste de longueur et rarement moins. Et si l'on calcule combien de fois il lui faut tourner la tête pour filer toute cette soie, on trouve que le ver, pendant ces trois jours, tourne sur lui-même trois cent mille fois, faisant ainsi, sans s'interrompre, un tour à chaque seconde. Mais aussi, lorsque après ce labeur, prenant quelques-uns des cocons, nous les coupâmes, nous trouvâmes dedans les vers tout à fait secs et blancs comme de la cire.

Je savais que de ces cocons, de ces choses d'un blanc de cire, mortes, devaient sortir

des papillons ; mais en les observant, je ne pouvais le croire. Cependant, vers le vingtième jour, je me mis à regarder ce qu'il allait advenir des cocons que j'avais laissés.

Le vingtième jour devait, je le savais, amener un changement. Mais rien n'apparaissait, et je croyais déjà à quelque anicroche, lorsque je m'aperçus que la pointe d'un des cocons devenait noire et humide. Je me demandais déjà s'il n'était point gâté, et j'allais le jeter. Mais, me ravisant aussitôt :

— Qui sait, pensai-je, peut-être ça commence ainsi ?

Et je me mis à regarder.

Effectivement, à la place humide, je vis remuer, quoi ? je ne pouvais le distinguer. Mais ensuite apparut quelque chose qui ressemblait à une tête avec des palpes. Les palpes s'agitaient. Puis je vis une patte passer par le trou, une autre ; les pattes s'accrochaient et sortaient avec effort du cocon. Plus loin se tira

quelque chose, et je reconnus — un papillon mouillé.

Lorsque les six pattes furent toutes sorties, le derrière suivit; le papillon, dégagé, demeura immmobile au même endroit. Quand il fut tout à fait sec, il apparut blanc ; il déplia ses ailes, voleta un moment du côté de la fenêtre et vint se poser sur la vitre.

Deux jours après, le papillon, sur l'appui de la fenêtre, pondait ses œufs à côté l'un de l'autre, à se toucher. Ils avaient une teinte jaunâtre. Les vingt-cinq papillons pondirent à leur tour, et je recueillis cinq mille œufs.

L'année suivante, j'élevai une plus grande quantité de vers, et j'obtins plus de soie.

RÉCITS DE BOTANIQUE

LES POMMIERS

J'avais planté deux cents jeunes pommiers. Pendant trois ans, au printemps et à l'automne, je les entourai d'un fossé, et, l'hiver venu, je les enveloppai de paillis pour les protéger contre les lièvres.

La quatrième année, quand la neige eut fondu, je m'en fus voir mes pommiers. Ils avaient grossi pendant l'hiver, l'écorce en était lustrée et nourrie, les branches, intactes, portaient à chaque pointe, à chaque bifurca-

tion, des boutons de fleurs ronds comme des petits pois. Çà et là les boutons s'étaient ouverts, et, s'épanouissant, laissaient voir les bords incarnats des pétales.

Je savais que ces boutons épanouis allaient devenir des fleurs et des fruits, j'étais tout joyeux en regardant mes arbres. Mais, lorsque j'eus développé le paillis du premier pommier, je m'aperçus qu'en bas, au ras du sol, l'écorce en était rongée tout autour, jusqu'à l'aubier, — comme un anneau blanc. C'étaient les souris qui avaient fait cela.

Je développai le second pommier, même découverte. Sur deux cents pommiers, pas un seul n'était demeuré indemne.

Je mastiquai les parties rongées avec de la résine et de la cire ; mais à peine les fleurs s'étaient-elles épanouies, qu'elles tombèrent. Il poussa de petites feuilles ; elles se flétrirent et se desséchèrent. L'écorce se racornit, devint noire.

De deux cents pommiers, il n'en survécut que neuf. Ces neuf n'avaient pas eu leur écorce entièrement rongée ; dans l'anneau blanc, une bande d'écorce était restée. Au point de rencontre de ces bandes avec l'écorce, il se produisit des excroissances, et les pommiers, bien qu'ayant un peu souffert, continuèrent à croître. Tous les autres furent perdus ; seulement, au-dessous des parties rongées, des surgeons poussèrent, mais toujours sauvages.

L'écorce, chez les arbres, c'est comme les veines chez l'homme : à travers les veines, le sang circule dans l'homme, comme à travers l'écorce, la sève circule dans l'arbre, et monte dans les branches, — feuilles et fleurs. Tu peux évider l'intérieur d'un tronc, comme il arrive aux vieux saules ; que l'écorce vive, l'arbre vivra ; que l'écorce meure, l'arbre est perdu. Si tu coupes à l'homme des veines, il mourra, d'abord parce que le sang se répan-

dra, ensuite parce que la circulation ne pourra plus se faire.

C'est ainsi que le bouleau se dessèche peu à peu, lorsque les enfants creusent dans le tronc un trou rond pour boire la sève ; et la sève s'en va toute par là.

C'est ainsi que mes pommiers furent perdus, les souris ayant tout autour rongé l'écorce, et la sève dès lors ne pouvant plus monter dans les branches, — feuilles et fleurs.

LE VIEUX PEUPLIER

Depuis cinq ans, notre jardin était abandonné. Je louai des ouvriers avec des haches et des pelles, et je me mis moi-même à travailler avec eux dans le jardin. Nous élaguions ferme, coupant les branches sèches, les sauvageons, les arbustes et les arbres superflus. Plus haut que tous avaient grandi, étouffant les autres arbres, les peupliers et les putiets (merisiers à grappes).

Le peuplier se propage par les racines : im-

possible de l'arracher ; il faut couper les racines dans le sol. Derrière l'étang se dressait un grand peuplier de deux brasses de tour. Autour de lui s'étendait un champ, que ses rejetons couvraient tout entier. J'ordonnai de les couper : je voulais égayer l'endroit ; je voulais surtout soulager le vieux peuplier, pensant bien que tous ces jeunes arbres venaient de lui, tiraient de lui la sève.

Cela me navrait parfois de voir couper dans le sol leurs racines humides de sève. Un petit peuplier, surtout... nous nous mîmes à quatre pour l'arracher après l'avoir coupé ; impossible de le tirer. Il résistait de toutes ses forces, il ne voulait pas mourir.

Je pensai :

— Il faut évidemment qu'ils vivent, puisqu'ils tiennent si fortement à la vie.

Mais je devais élaguer, et j'élaguai. Après, quand il était trop tard, j'appris qu'il n'eût pas fallu les anéantir.

J'avais cru que les rejetons tiraient la sève du vieux peuplier, et c'était tout le contraire. Lorsque je les coupai, le vieil arbre déjà se mourait. Lorsque ses feuilles s'épanouirent, je m'aperçus qu'une de ses maîtresses branches était nue ; et le même été, elle se dessécha. Elle dépérissait depuis longtemps déjà, et elle le savait, et elle avait infusé sa vie dans ses rejetons.

C'est pourquoi ils croissaient si vite, si dru ; et moi, pour soulager le vieux peuplier, j'avais tué tous ses enfants.

LE PUTIET (Mérisier à grappes)

Un putiet avait grandi sur le sentier de la coudraie, étouffant les noisetiers de son ombre. J'hésitai longtemps à le couper : cela me serrait le cœur. Ce putiet croissait non en arbuste, mais en arbre ; il avait environ trois verchoks d'épaisseur et quatre toises [1] à peu près de haut, — fourchu, touffu et tout couvert de fleurs blanches, brillantes, odorantes.

1. La toise russe vaut 3 archines, c'est-à-dire $2^{m}133^{mm}$.

Son parfum embaumait au loin. Non, je ne le couperais pas !

Mais l'un des ouvriers (je lui avais dit auparavant de couper le putiet) se mit à la besogne en mon absence. Quand je revins, l'arbre avait déjà une entaille d'un verchok et demi et sa sève jaillissait sous la cognée, à chaque nouveau coup frappé dans l'incision.

— Il n'y a plus rien à faire, pensai-je. C'était évidemment sa destinée.

Et, prenant moi-même une hache, je me mis à frapper avec le mougik.

Toute besogne est joyeuse à besogner. C'est un plaisir même d'abattre un arbre. C'est un plaisir d'entrer profondément la hache en travers, et de tailler ensuite tout droit, et de planter plus loin, toujours plus loin, sa cognée en plein tronc.

J'avais totalement oublié le putiet, et je ne songeai qu'à l'abattre au plus vite. Quand je fus hors d'haleine, je déposai ma hache, et,

le mougik et moi, nous nous arc-boutâmes contre l'arbre, essayant de le renverser. Un mouvement se fit, l'arbre se mit à balancer son feuillage, en secouant les gouttes de la rosée ; et les pétales brisées des fleurs blanches, des fleurs odorantes, tombèrent sur nos fronts.

A ce moment précis, quelque chose cria, craqua dans le milieu de l'arbre. Nous redoublâmes d'efforts ; — un craquement encore, tel un sanglot, et l'arbre tomba.

Il se cassa près de l'entaille, et, se balançant, vint se coucher — branches et fleurs — sur l'herbe. Après la chute, branches et fleurs tremblèrent un moment, puis redevinrent immobiles.

— Oh ! la belle pièce ! fit le mougik, c'est vraiment dommage !

Et, pour moi, c'était si « vraiment dommage », que je m'enfuis bien vite vers les autres ouvriers.

COMMENT MARCHENT LES ARBRES

Une fois, nous étions à nettoyer, sur la colline, près de l'étang, un petit chemin couvert. Après avoir, à coups de hache, taillé force rosiers sauvages, saules, peupliers, nous arrivâmes à un putiet. Il avait poussé au beau milieu du chemin, tellement grand et dru, qu'il ne pouvait avoir moins de dix ans.

Or, je savais que le jardin avait été nettoyé cinq ans avant ; je ne pouvais aucunement

comprendre comment un si vieux putiet avait pu croître là. Nous le coupâmes et nous poursuivîmes notre œuvre.

Plus loin, dans le fourré opposé, apparut un autre putiet, aussi grand et même plus épais encore que le premier.

J'examinai ses racines, et je vis qu'il poussait sous un vieux tilleul. Comme le tilleul l'eût étouffé sous son ombre, le putiet avait lancé, à cinq archines, son tronc couché au ras du sol, et là, arrivé à la lumière, il avait redressé la tête, et s'était mis à fleurir.

Je le coupai par la racine, et je fus étonné de voir cette racine sèche et pourrie. Après l'avoir coupé, je voulus l'emporter, aidé des mougiks; mais, loin de le tirer, nous ne pûmes pas même le bouger de place, il était comme collé. Je disais :

— Vois donc, si nous n'avons pas accroché quelque part !

L'ouvrier se glissa en dessous, et s'écria :

— Mais il y a une autre racine : la voilà, sur le chemin, là !

Je m'approchai, et je reconnus qu'il disait vrai.

Pour ne pas être étouffé par le tilleul, le putiet, s'en écartant, s'était porté sur le chemin, à trois archines de la racine primitive. La racine que j'avais coupée était sèche et pourrie, mais la nouvelle était tout humide de sève. Il avait évidemment senti qu'il ne vivrait pas sous le tilleul ; et, s'étendant, s'accrochant au sol par un rejeton, il s'en était fait une nouvelle racine, et avait abandonné l'ancienne.

Alors seulement, je compris comment le premier putiet avait pu grandir ainsi sur le chemin. Il avait sûrement fait de même, mais en se débarrassant si complètement de sa racine primitive que je n'avais pu la retrouver.

Est-ce de nous que les enfants des mougiks doivent apprendre à écrire, ou est-ce nous qui devons aller à leur école?

Dans la quatrième livraison de la *Iasnaïa Poliana* [1], à la partie réservée aux œuvres des enfants, a été imprimée, par erreur, l'historiette intitulée : « *Comment on fit peur à un petit garçon de Toula.* »

Cette historiette a été écrite, non par un

1. Nom du domaine du comte Léon Tolstoï, aux environs de Toula, et titre du journal de pédagogie qu'il rédigea pendant quelque temps.

enfant, mais par l'instituteur, d'après un rêve qu'il avait eu et raconté à ses élèves. Plusieurs lecteurs de la *Iasnaïa Poliana* ont exprimé le doute que ce récit fût en effet d'un enfant. Je les prie d'excuser cette étourderie ; et à ce propos, je ferai remarquer combien sont impossibles les contrefaçons de ce genre. Ce qui a trahi la provenance de cette nouvelle, ce n'est point qu'elle est meilleure, mais, au contraire, qu'elle est pire, incomparablement pire que *toutes* les autres, dues, celles-là, aux enfants eux-mêmes. Deux d'entre elles : « *Avec la cuiller, il fait manger ; avec le manche, il pique l'œil,* » et « *La Vie de la femme d'un soldat,* » ont été composées de la manière suivante.

I

Ce qui constitue principalement l'art de l'instituteur dans l'étude de la langue, et le principal exercice pour apprendre à écrire aux enfants, c'est le choix des sujets, et non pas tant le choix que la variété, en indiquant les dimensions du récit, en donnant des modèles. Plusieurs élèves, et des plus intelligents, écrivaient des bagatelles de ce genre : « L'incendie éclata, on traîna les meubles dehors, et moi, je me sauvai dans la rue ; » et rien de plus, quoique le sujet fût riche, et que le développement oral en eût produit sur l'enfant une impression profonde. Ils ne comprenaient point l'essentiel : pourquoi écrire, en quoi cela est bon ? Ils ne comprenaient point l'art d'exprimer la vie par les mots et l'entraînante beauté de cet art.

Moi, j'essayais des procédés les plus divers. Je donnais aux enfants, suivant leurs aptitudes, des sujets littéraires touchants, comiques, épiques : — l'affaire n'allait pas. Voici comment, à l'improviste, je trouvai la vraie méthode.

II

Depuis longtemps, la lecture des proverbes de Snéghirov est l'une de mes occupations, — non, — de mes jouissances les plus aimées. Chacun de ces proverbes évoque en moi une vision de gens agissant et parlant dans le sens du proverbe. Entre autres rêves irréalisables, j'ai toujours caressé celui d'écrire, sur leur donnée, une série soit de nouvelles, soit de tableaux dramatiques.

Un jour du dernier hiver, je m'attardai fort longtemps après le dîner sur le livre de Sné-

ghirov, et je m'en fus à l'école le volume en main. C'était la leçon de langue russe.

— Eh bien ! dis-je, écrivez-moi quelque chose sur un proverbe.

Les meilleurs élèves, — Fedka, Semka et d'autres, — dressèrent l'oreille.

— Comment, sur un proverbe ? Qu'est-ce que c'est ? Dites-le-nous ?

Les questions se croisaient.

Je leur lus ce proverbe :

« *Avec la cuiller, il fait manger ; avec le manche, il pique l'œil.* »

— Voilà, ajoutai-je. Imagine-toi qu'un mougik a recueilli chez lui un pauvre vieillard, et qu'ensuite il lui reproche le pain qu'il lui a donné ; il en résultera qu'*avec la cuiller, il fait manger ; avec le manche, il pique l'œil.*

— Comment l'écrirais-tu ? firent Fedka et tous ceux qui avaient dressé les oreilles.

Mais aussitôt ils se détournèrent, persuadés que cette besogne était au-dessus de leurs

forces, et se remirent à leur travail, qu'ils avaient interrompu.

— Écris toi-même, me dit quelqu'un.

Tout le monde s'y mit ; je pris la plume et l'encrier, et commençai d'écrire.

— Eh bien ! dis-je, qui fera le mieux ? Moi aussi je me compte avec vous.

J'entamai la nouvelle qui a paru dans la quatrième livraison de la *Iasnaïa Poliana*, et j'écrivis la première page. Tout homme non prévenu, pour peu qu'il ait le sentiment de l'art et l'amour du peuple, après avoir lu cette première page écrite par moi, et les suivantes écrites par les élèves eux-mêmes, la distinguera sans peine des autres comme une mouche dans du lait, tant la mienne est pauvre, factice et d'un mauvais style. Il faut remarquer que, sous la première forme, elle était encore pire; je la corrigeai grandement, et ce, sur les indications des élèves.

Fedka levait à tout moment le nez de des-

sus son cahier pour me regarder, et, en rencontrant mon regard, il riait, clignait des yeux, et disait :

— Écris, écris, tout à l'heure, je t'en remontrerai.

Cela les distrayait visiblement, qu'une grande personne concourût avec eux. Après avoir achevé son devoir avec moins de soin et plus de hâte qu'à l'habitude, il vint s'appuyer au dossier de mon fauteuil, et se mit à lire par dessus mon épaule.

Je ne pus continuer ; les autres s'approchèrent de nous, et je leur lus à haute voix ce que j'avais fait : cela ne plut pas, personne, n'eut un mot d'éloge.

J'en avais conscience, et pour panser mon amour-propre littéraire, je leur racontai la suite de mon plan.

A mesure que je parlais, je me laissai entraîner, je me rattrapai, et ils se mirent à me souffler.

L'un disait :

— Ce vieillard sera un sorcier.

Un autre :

— Non ! il ne le faut pas ; ce sera simplement un soldat.

— Non ! il vaut mieux qu'il vole le mougik !...

— Non ! cela ne serait pas dans l'esprit du proverbe ! etc...

La chose les intéressait tous prodigieusement. C'était visiblement pour eux une nouveauté entraînante, de suivre cette genèse de la composition, et d'y participer eux-mêmes. Leurs jugements étaient, pour la plupart, concordants et exacts, tant pour la trame même de la nouvelle que pour les détails et les traits caractérisques des personnages.

Presque tous prenaient part au tournoi ; mais, dès le début, se distinguèrent nettement, particulièrement, le positif Semka, — par la précision piquante de ses descriptions,

et Fedka, — par la vraisemblance de ses fictions, et surtout par la fougue, la promptitude de son imagination. Leurs observations étaient à ce point raisonnées et réfléchies que pas une fois je ne discutai avec eux sans être obligé de céder.

Tandis que j'avais en égal souci l'exactitude de la composition et la concordance de la nouvelle avec l'esprit du proverbe, eux ne se préoccupaient guère que de l'exactitude artistique. Par exemple, je voulais que le mougik, après avoir recueilli le vieillard, se repentît spontanément de sa bonne action : — ils n'admettaient pas cela, et créèrent une baba acariâtre. Je disais que le mougik avait d'abord compati au malheur du vieillard, mais qu'ensuite il regrettait son pain : Fedka objectait l'inconséquence.

— Il n'a pas prêté tout d'abord l'oreille à sa baba ; il ne l'écoutera pas davantage ensuite.

— Mais quel homme est ce mougik, à ton sens? lui demandai-je.

— Lui, il ressemble à l'oncle Timoféï, me répondit Fedka en riant. Voilà, — sa barbe est rare ; il fréquente l'église, et il élève aussi des abeilles.

— Il a bon cœur, mais est-il opiniâtre? lui dis-je.

— Oui, répondit Fedka : il n'écoutera pas sa baba.

L'entrée du vieillard dans l'isba donna lieu à un travail des plus salutaires. Ici, évidemment, ils sentaient pour la première fois le charme de marquer par des mots le détail typique. A cet égard, Semka brilla particulièrement ; les détails les plus exacts coulaient de source. Le seul reproche qu'on pût leur adresser, c'étaient qu'ils éclairaient seulement la minute présente sans se rattacher au sens général de la nouvelle.

Je ne les pressais pas d'écrire, les priant,

au contraire, d'attendre et de n'oublier point ce qu'ils disaient.

Semka semblait voir de ses yeux et décrire ce qui se trouvait devant lui : le vieillard engourdi par le froid, et ses chaussures de tille gelées, et la boue qui en coulait à mesure qu'elles dégelaient, et leur racornissement graduel, lorsque la baba les eut jetées dans le poêle. Fedka, au contraire, ne voyait que les détails évoquant en lui les sentiments qu'il eût éprouvés pour un personnage réel : ce qui le frappait le plus, avec la neige qui s'était introduite dans les *onouchi*[1] du vieillard, c'était le ton de pitié du mougik s'écriant :

— Dieu ! comment a-t-il pu marcher ?

Et Fedka, agitant les bras, secouant la tête, mimait le mougik. Il voyait le manteau en loques et la chemise déchirée sous laquelle

1. Bandes d'étoffe que les mougiks s'enroulent autour des pieds en guise de chaussettes.

apparaissait le maigre corps du vieillard tout mouillé par la neige fondue. Il imaginait la baba qui, tout en grognant, ôtait au pauvre homme, sur l'ordre de son mari, ses chaussures de tille, et les gémissements plaintifs du vieux, qui murmurait entre ses dents :

— Doucement, doucement, petite mère ; j'ai des plaies ici !

Semka était surtout sensible aux images objectives : les chaussures de tille, le manteau, le vieillard, la baba, presque sans lien commun ; tandis qu'il fallait, chez Fedka, émouvoir le sentiment de la pitié, dont il était tout pénétré.

Fedka poursuivait, racontait comment on nourrirait le vieillard, comment il tomberait pendant la nuit, comment ensuite il apprendrait à lire et à écrire au garçon du mougik ; si bien que je dus le prier d'aller moins vite, et de ne pas oublier ce qu'il venait de dire. Ses yeux brillaient presque de larmes ; ses mains,

ses maigres mains, se crispaient convulsivement. Il s'emportait contre moi, me stimulant, me criant sans cesse :

— As-tu écrit ? As-tu écrit ?

Il tançait vertement les autres ; il voulait parler tout seul, et parler non comme on cause, mais comme on écrit, c'est-à-dire exprimer les sentiments avec le relief de l'art. Il ne permettait point, par exemple, d'intervertir les mots ; où il avait dit : « J'ai aux jambes des plaies ; » il ne voulait point qu'on dît : « J'ai des plaies aux jambes. »

L'âme pénétrée, remuée de pitié, c'est-à-dire d'amour, le visage transfiguré, il rejetait tout ce qui ne répondait pas à ses idées de beauté éternelle et d'harmonie.

Semka ayant aventuré, dans le feu de l'action, sur les agneaux dans la caisse[1], des détails qui détonnaient, Fedka se fâcha et dit :

1. Les mougiks tiennent souvent leurs agneaux dans une caisse, en un coin de l'isba.

— Allons donc! tu ne sais pas ce que tu dis !

Il me suffisait de demander, par exemple, ce que faisait le mougik lorsque la baba se fut sauvée chez son compère, pour que l'imagination de Fedka se forgeât aussitôt tout un tableau, avec les agneaux bêlant dans leur caisse, les gémissements du vieux et le délire du petit Serejka. Il me suffisait de glisser une description factice et fausse, pour qu'il me répondît d'un air irrité que ce n'était pas cela. Lui proposais-je de lui dépeindre, par exemple, l'extérieur du mougik, — il consentait ; mais si je parlais de démêler ce qu'avait pensé le mougik en voyant sa baba se sauver chez son compère, cette idée lui venait aussitôt à l'esprit :

— Eh ! puisses-tu tomber sur le défunt Savosska ; lui t'arracherait les tresses de tes cheveux !

Et Fedka disait cela d'un tel air de fatigue

et de placidité habituelle, d'un ton si sérieux et avec cela si bénin, en appuyant sa tête sur son bras, que les enfants partirent d'un éclat de rire.

La principale condition de tout art, — le sentiment de la mesure —, se trouvait développé chez lui à un degré extraordinaire. Un trait oiseux, soufflé par quelqu'un des enfants, le faisait bondir. Il s'arrogeait si despotiquement le droit de mener à son gré la composition de la nouvelle, que bientôt les élèves s'en retournèrent chez eux, et il demeura seul avec Semka, qui lui tenait tête, tout en poussant dans un autre sens.

Nous travaillâmes de sept heures à onze heures ; ils ne sentaient ni la faim, ni la fatigue, et ils me gourmandèrent encore quand je m'arrêtai d'écrire. Ils se mirent alors à écrire eux-mêmes alternativement ; mais ils s'interrompirent bientôt : l'affaire ne marchait pas.

Ici seulement, Fedka me demanda comment je m'appelais. Comme nous riions de son ignorance :

— Je sais bien, fit-il, quel est votre prénom ; mais votre nom, quel est-il ?

Je le lui dis.

— Et nous serons imprimés ? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors il faudra mettre : œuvre de Makarov, Morozov et Tolstoï.

III

Il fut longtemps dans un état d'agitation extrême, il ne pouvait s'endormir. Quant à moi, je ne saurais exprimer les sentiments d'émotion, de joie, d'effroi et presque de repentir par lesquels je passai pendant cette soirée. Je

sentais que, de ce jour, s'ouvrait pour Fedka un monde nouveau de voluptés et de souffrances, — le monde de l'art. Il me semblait que j'épiais ce que personne n'a jamais le droit de voir, — l'éclosion de la mystérieuse fleur de poésie.

C'était une impression terrible et douce, comme un chercheur de trésor qui trouverait une fougère en fleur ; douce, parce que tout d'un coup, absolument contre toute attente, s'offrait à moi cette pierre philosophale que je cherchais depuis deux ans, — l'art d'enseigner l'expression des pensées ; terrible, parce que cet art provoquait des curiosités nouvelles, tout un monde de désirs incompatible avec le milieu où vivaient les enfants, à ce qu'il me sembla tout d'abord.

Impossible de s'y tromper. Ce n'était point là l'œuvre du hasard, mais d'un génie créateur qu'on ne pouvait méconnaître. Je prie le lecteur de lire le premier chapitre de la nou-

velle, et de remarquer cette richesse de traits semés à profusion par un tempérament de véritable créateur ; par exemple, quand la baba se plaint avec virulence de son mari au compère, et que, néanmoins, cette même baba, pour laquelle l'auteur éprouve une antipathie manifeste, fond en larmes lorsque le compère lui rappelle la ruine du ménage.

Pour l'auteur qui écrit avec son cerveau et de mémoire, la baba acariâtre n'est que le contraste du mougik : c'est par le seul désir de contrarier son mari qu'elle devrait inviter le compère ; mais Fedka, dans cette création de la baba, obéit à un sentiment artistique : elle pleure, elle a peur, elle souffre, elle n'est pas coupable à ses yeux.

Et le trait qui vient après, lorsque le compère met la pauvre pelisse de la baba, m'a, je m'en souviens, extrêmement frappé ; je me demandai pourquoi précisement la pelisse de la baba. Nul d'entre nous ne lui en avait suggéré l'idée.

— Comme ça, il est plus ressemblant, disait-il.

Et comme je lui exposais qu'on pourrait écrire que le compère avait mis une pelisse d'homme :

— Non, fit-il, la pelisse de la baba, c'est mieux.

Sur le coup, on ne devine pas pourquoi précisément la pelisse de la baba ; — mais néanmoins on sent que cela est excellent, qu'il n'en saurait être autrement. Un trait génial, qu'il soit de Gœthe ou de Fedka, se distingue d'un autre qui ne l'est pas, par cela seulement qu'il suggère une foule innombrable de pensées, de rêves, d'hypothèses.

Revêtu de cette pauvre pelisse de baba, le compère vous apparaît, malgré vous, comme le mougik débile, à poitrine étroite, qu'il doit être évidemment. Cette pelisse qui traîne sur le banc, la première qui lui tombe sous la main, vous évoque tout un tableau de soir

d'hiver chez un mougik ; elle vous rappelle involontairement, et l'heure tardive, alors que le mougik, s'étant déshabillé, s'assied devant la flambée de copeaux, et les babas entrant et sortant pour aller chercher l'eau ou donner au bétail, et tout ce désordre extérieur de l'existence du paysan, où pas un n'a de vêtements bien à lui, où pas une chose n'a sa place déterminée. Ce seul trait « il mit la pelisse de la baba » caractérise et ressuscite tout le milieu où se passe l'action ; et ce trait n'est point mis là par hasard, mais à bon escient.

Je me souviens encore comment surgirent de son imagination les paroles que prononce le mougik quand il trouve le papier, et qu'il ne peut le lire.

— « Ah ! si mon Serejka savait lire et écrire, il s'élancerait vers moi, me prendrait ce papier des mains, lirait tout et me révèlerait quel est ce vieillard ! »

Ici se manifeste cette attraction du travail-

leur vers le livre qu'il tient dans ses mains hâlées : cette homme se dresse en pied devant vous, avec son bon cœur, sa nature patriarcale. On sent que l'auteur l'a aimé profondément, et, partant, compris tout entier.

L'idée du songe est de moi ; mais celle du bouc avec des plaies aux jambes est de Fedka ; il en était particulièrement content. Et la rêverie du mougik, quand le dos commence à lui démanger, et le tableau du calme de la nuit, tout cela n'est point fortuit, tout cela révèle un puissant artiste...

Je me rappelle aussi avoir proposé, tandis que le mougik s'endormait, de le faire penser à l'avenir de son fils, et aux futurs rapports de ce fils avec le vieillard qui apprendrait à Serejka à lire, à écrire, etc... Fedka fronça les sourcils en disant :

— Oui... oui... bien...

Mais on voyait que cette idée ne lui souriait guère, et, par deux fois, il l'oublia.

Le sentiment de la mesure, il l'avait à un plus haut degré que pas un des écrivains que je connaisse ; — ce même sentiment de la mesure, que de rares artistes n'acquièrent qu'à force de travail et d'étude, vivait en toute son originelle intensité dans sa pure âme d'enfant.

IV

J'avais quitté la leçon parce que j'étais trop agité.

— Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette pâleur ? Bien sûr, vous devez être malade ? me demanda mon compagnon.

De fait, je n'ai pas éprouvé trois fois dans ma vie une émotion aussi vive que dans cette soirée. Je fus longtemps à pouvoir m'analyser. Il me semblait que j'épiais criminellement à

travers une ruche en verre le travail des abeilles, fermé aux regards d'un mortel ; il me semblait que je pervertissais l'âme innocente et primitive d'un enfant de mougik. J'avais comme l'inquiétude repentante d'un sacrilège. Je songeais à ces vieillards désœuvrés et corrompus qui disloquent les enfants, les groupent en tableaux vivants pour réveiller leur imagination blasée, usée. Et, avec tout cela, j'étais joyeux, comme doit l'être tout homme qui voit ce que nul ne vit avant lui.

Longtemps, je ne pus me rendre compte de l'impression produite sur moi, tout en sentant que cette impression était l'une de celles qui, dans l'âge mûr, vous élèvent sur un degré nouveau de la vie, et vous font renier le passé, adorer l'avenir.

Le lendemain, je ne voulais point croire à ce que j'avais éprouvé la veille. Il me semblait si étrange qu'un enfant de paysan, ne sachant

qu'à moitié lire et écrire, révélât tout d'un coup un si puissant tempérament d'artiste, et d'emblée se haussât à des sommets que n'eût pas atteints Gœthe dans son entier développement !.. Il me semblait si étrange et outrageant, que moi, auteur de l'*Enfance*, qui m'a valu, auprès du public lettré russe, avec un certain succès, la reconnaissance d'un certain talent d'artiste, que moi, dans cette affaire d'art, loin de pouvoir guider ou aider Semka, un enfant de onze ans, et Fedka, je dusse m'estimer heureux, et seulement pendant une heureuse minute d'excitation, de les comprendre et de les suivre !... Tout cela, dis-je, me semblait si étrange, que je refusais de croire à ce qui s'était passé la veille.

V

Le lendemain, nous reprîmes la nouvelle. Lorsque je demandai à Fedka s'il avait réfléchi à la suite, lui, sans répondre à ma question, agita les bras, et dit seulement :

— Je sais déjà ! Je sais.

Nous nous mîmes à l'œuvre, et, de nouveau, je reconnus chez ces deux enfants le même sens de la vérité artistique, de la mesure, du mouvement.

A moitié de la leçon, je fus obligé de les quitter. Ils continuèrent sans moi, et écrivirent deux pages aussi justes, aussi imagées que les premières, un peu plus pauvres seulement de détails, et ces détails eux-mêmes moins bien distribués, avec deux ou trois répétitions : tout cela évidemment parce que le mécanisme de l'écriture les fatiguait.

Le troisième jour, même besogne. Pendant cette leçon, les autres enfants s'associèrent à Semka et à Fedka ; connaissant le ton et la teneur de la nouvelle, ils soufflèrent plus d'un trait juste.

Semka s'étant retiré, Fedka, lui seul, du commencement à la fin, mena la nouvelle, critiquant tous les changements proposés.

Il n'y avait plus à en douter, ce succès n'était point l'œuvre du hasard : nous avions évidemment eu le bonheur de tomber sur une méthode plus naturelle et plus passionnante que les précédentes. Mais tout cela était bien extraordinaire, et je n'en croyais pas encore mes yeux. Un hasard singulier se chargea de lever tous mes doutes.

VI

Je dus m'absenter pour quelques jours, et la nouvelle restait inachevée. Je laissai le manuscrit — trois grandes feuilles bien remplies — dans la chambre de l'instituteur auquel je l'avais montré. De plus, avant mon départ, tandis que j'écrivais, un nouveau était arrivé, qui montra à nos enfants l'art de fabriquer des chasse-mouches en papier. Et, dans toute l'école, comme cela se fait habituellement, s'ouvrit la période du chasse-mouche, remplaçant celle des boules de neige, laquelle avait remplacé celle du bâtonnet.

La période du chasse-mouche se continua pendant mon absence. Semka et Fedka, figurant parmi les chanteurs, venaient dans la chambre du maître chanter des chœurs, et

passaient là toutes leurs soirées, et parfois même leurs nuits. Dans l'intervalle, et même pendant la leçon de chant, bien entendu, les chasse-mouches allaient leur train ; et, tous les papiers qui leur tombaient entre les mains, les enfants avaient bientôt fait d'en faire des chasse-mouches.

Le maître s'en fut souper, en oubliant de dire qu'il ne fallait pas toucher aux papiers déposés sur la table, et le manuscrit de l'œuvre de Makazov, Morosov et Tolstoï fut transformé en chasse-mouches.

Le lendemain, avant la classe, le claquement agaça tellement jusqu'aux enfants eux-mêmes, qu'ils se livrèrent à une persécution générale des chasse-mouches ; au milieu des cris et des glapissements, ils étaient ramassés et triomphalement jetés dans le poêle allumé. La période des chasse-mouches avait vécu, et avec elle, hélas ! notre manuscrit.

Jamais perte ne m'affecta comme celle de

ces trois feuilles d'écriture; je tombai dans le désespoir. Après maints gestes d'accablement, je voulus récrire la nouvelle, mais je ne pouvais oublier la perte, et, malgré moi, à tout instant, j'envoyai au diable le maître et les faiseurs de chasse-mouches. — Je ne puis pas ne pas remarquer à ce propos que, grâce justement à cette complète liberté des élèves, tant raillée par quelques-uns de nos écrivains pédagogiques, j'avais appris, sans la moindre difficulté, sans menaces ni ruse, tous les détails de l'histoire compliquée du manuscrit, des chasse-mouches et de leur mise au feu.

Semka et Fedka voyaient mon chagrin sans le comprendre, quoiqu'ils prissent un air contrit. Fedka, timidement, finit par me proposer de récrire la chose.

— Seuls? lui dis-je. Moi, je ne veux plus m'en mêler.

— Semka et moi, nous coucherons ici, répondit Fedka.

Effectivement, après la leçon, ils arrivèrent chez moi vers les neuf heures, et s'enfermèrent à clef dans le cabinet de travail. Ce qui ne m'enchanta pas moins, ils rirent un peu, puis se calmèrent, et jusqu'à minuit, toutes les fois que je m'approchais de la porte, je n'entendais que le bruit de leurs chuchotements, et le grincement de leurs plumes. Une seule discussion, sur un passage du manuscrit primitif, et dont ils vinrent me faire juge : le vieillard avait-il cherché sa besace avant que la baba se fût sauvée chez le compère, ou après ? Je leur dis que c'était indifférent.

A minuit, j'allai frapper chez eux, et j'entrai. Fedka, dans une pelisse toute neuve, blanche avec des garnitures noires, était enfoncé dans le fauteuil, les jambes croisées, sa tête chevelue appuyée sur l'un de ses bras, son autre main jouant avec des ciseaux. Ses grands yeux noirs, tout brillants d'un éclat surnaturel, mais avec une expression sé-

rieuse et mûre, regardaient dans le vide ; ses lèvres, irrégulières, disposées comme pour siffler, recueillaient le mot forgé dans son imagination, et qu'il allait prononcer.

Semka, debout devant une grande table à écrire, une large pièce blanche rajustée à sa chouba[1] au beau milieu du dos (les tailleurs venaient de passer tantôt dans le village), la ceinture défaite, les cheveux en désordre, écrivait des lignes courbes, et trempait sans cesse sa plume dans l'encrier. Lorsque avec ses cheveux en désordre, sa grosse figure à pommettes saillantes, ses yeux incertains et ensommeillés, il se tourna vers moi, il avait l'air si drôle, que j'éclatai de rire ; mais les enfants ne riaient pas.

Fedka, sans changer l'expression de son visage, tira la manche de Semka, pour qu'il continuât d'écrire.

1. Pelisse en peau de mouton.

— Attends, me dit-il, tout de suite.

(Fedka me disait « tu » dans ses moments d'excitation et de fièvre.)

Et il dicta encore quelque chose.

Je leur pris le cahier; cinq minutes après, tous deux, assis près de l'armoire, mangeaient les pommes de terre avec le kvass[1], et, regardant les cuillers en argent, une nouveauté merveilleuse pour eux, ils riaient aux éclats, sans savoir pourquoi, d'un sonore rire enfantin. Et la vieille, là-haut, rien que de les entendre, riait aussi.

— De quoi t'esclafes-tu? disait Semka. Tiens-toi d'aplomb, ou tu mangeras sur le côté.

Et, tout en ôtant leurs pelisses, tout en se couchant sous la table à écrire, ils n'arrêtaient pas d'éclater, d'un rire enfantin de paysan, sain, charmant.

1. Cidre.

Je lus ce qu'ils avaient écrit. C'était une variante du même récit. Plusieurs choses supprimées, plusieurs ajoutées, de nouvelles beautés artistiques. Et toujours ce même sentiment de la beauté, de la vérité, de la mesure. On retrouva depuis une feuille du manuscrit perdu. Dans la nouvelle imprimée, j'ai, en m'aidant de mes souvenirs, réuni les deux variantes.

VII

Cela se passait au printemps, avant la fin de notre année scolaire. Certaines circonstances m'empêchèrent de renouveler mes expériences. Je ne donnai à composer d'après les proverbes qu'une seule nouvelle : « *Aux bonnes fêtes, les bons coups,* » qui a paru dans la troisième livraison. Elle fut écrite par

deux enfants d'une intelligence fort médiocre. Il se produisit là les mêmes phénomènes qu'avec Semka et Fedka dans la première nouvelle, sauf des différences de degré dans le talent et le mouvement.

En été, chez nous, on n'enseigne pas, on n'a jamais enseigné, on n'enseignera jamais. Quant à la cause qui rend impossible l'étude en été chez nous, nous en ferons l'objet d'un article spécial.

Fedka et d'autres enfants passèrent avec moi une partie de l'été. Après les baignades, après les jeux, ils eurent le désir d'étudier. Je leur proposai d'écrire quelque chose, et leur donnai différents thèmes. Je leur contai une très intéressante histoire de vol, une histoire d'assassinat, une histoire de conversion miraculeuse, une histoire de sectaire orthodoxe; je leur proposai encore de m'écrire, sous forme d'autobiographie, l'histoire d'un enfant, dont le père, un pauvre homme vi-

cieux, est enrôlé de force, et revient du service corrigé et bon.

Je leur dis :

— Moi, voici comment je traiterais le sujet : « Je me rappelle que j'avais, quand j'étais petit, un père et une mère, quelques parents encore..., et comment ils étaient... Ensuite je raconterais mes souvenirs : mon père chômait toujours, ma mère pleurait toujours, et lui la battait. Je dirais comment on l'enrôla dans l'armée, combien elle gémit, et combien pire devint alors notre existence, et le retour de mon père, et moi qui ne le reconnaissais pas, et lui qui demandait si Matrena — sa femme — était encore vivante, et notre joie à tous, et la vie qui se mit dès lors à nous sourire. »

Voilà tout ce que je leur dis. Ce thème passionna Fedka ; il sauta sur sa plume, prit du papier, et commença à écrire. Pendant qu'il écrivait, je lui suggérai seulement l'idée de

la sœur, et celle de la mort de la grand'mère. Tout le reste est de lui-même ; hormis le premier chapitre, il ne me montra sa nouvelle qu'après l'avoir achevée.

Lorsqu'il m'apporta le premier chapitre, et que je me mis à lire, je sentais qu'il se trouvait dans un état d'extrême agitation ; il retenait son souffle, regardait, tantôt le manuscrit pour suivre des yeux ma lecture, tantôt mon visage pour y saisir une expression soit d'assentiment, soit de blâme. Quand je lui eus dit que c'était très bien, son visage s'illumina, mais il ne répondit pas un mot. D'un pas posé, il s'approcha de la table avec le cahier, l'y déposa, et lentement sortit dans la cour. Il s'y montra, ce jour-là, très rageur avec les autres enfants ; mais quand ses yeux rencontraient les miens, il me jetait des regards reconnaissants et caressants.

Au bout d'un jour, il avait déjà oublié ce qu'il avait écrit. Je me bornai à trouver un

titre, à diviser en chapitres, à corriger, par-ci par-là, des fautes qu'il avait laissé échapper par pure étourderie. Cette nouvelle fut imprimée telle quelle sous ce titre : « *La Vie de la femme d'un soldat.* »

Je ne parle pas du premier chapitre, quoiqu'il s'y rencontre d'inimitables beautés, quoique le faible Gordéï s'y présente sous des traits étonnamment justes et vivants, — ce Gordéï qui, comme honteux d'avouer son repentir, se borne à recommander son fils à à l'assemblée du mir [1]. Néanmoins, ce chapitre est de beaucoup inférieur aux autres. La faute en est à moi seul, moi qui, tandis qu'il l'écrivait, ne pus me retenir de lui souffler et de lui raconter comment je m'y serais pris. Si la façon de débuter par la description des personnages et du milieu trahit quelque banalité, c'est à moi seul

1. Commune.

qu'il faut s'en prendre. Si je l'avais laissé libre d'en user à sa guise, il eût, j'en suis certain, mené de front la description et l'action, sans avoir égard à cette manie invétérée chez nous et à la longue insupportable de distribuer logiquement toutes les parties ; d'abord une description des personnages, même leur biographie, puis un tableau de la scène et du milieu, et alors, mais alors seulement, l'action finit par s'engager. Et, chose étrange, toutes ces descriptions, longues à remplir parfois des dizaines de pages, nous initient bien moins dans le caractère des personnages qu'un simple trait d'art jeté négligemment dans une action déjà nouée entre personnages encore indécrits.

C'est ainsi que dans ce premier chapitre, une seule parole de Gordéï : « C'est cela qu'il me faut, » alors que, levant les bras, et se résignant à être soldat, il appelle seulement sur son fils la sollicitude de l'assemblée du

mir, — cette seule parole nous peint l'homme bien mieux que les fastidieuses descriptions imposées par moi, et de ses vêtemeuts, et de sa figure, et de son ivrognerie promenée de cabaret en cabaret.

Une impression analogue est produite par ces paroles de la vieille qui grondait toujours son fils, quand, pénétrée de douleur et de regret, elle dit à sa bru :

— Assez, assez, Matrena !... Que faire donc ? Évidemment, c'est la volonté de Dieu ! Mais tu es jeune encore, et Dieu permettra sans doute que tu le revoies. Moi, à mon âge... je suis toujours malade... il faut se tenir prête à mourir.

VIII

Dans le second chapitre, l'influence des idées reçues est encore sensible ; mais, là encore, des traits d'un art profond, dans la description du milieu, dans la mort de l'enfant, sauvent tout. C'est moi qui ai suggéré le détail attendrissant de l'oncle Nephed qui fait le petit cercueil ; mais le nœud de la situation réside tout entier dans les plaintes de la mère, exprimées dans cette seule parole :

— Dieu ! quand ce servage finira-t-il ?

Et ensuite, cette nuit où le frère aîné est réveillé par les sanglots de sa mère, qui, à la question de la babouchka[1] : « Qu'as-tu donc ? » répond :

1. Grand'mère.

— Mon fils est mort !

Et cette babouchka qui se lève, fait du feu, et lave le corps... tout cela appartient en propre à Fedka, tout cela est tellement serré, tellement simple, tellement fort, que pas un mot ne peut se retrancher, pas un se changer ou s'ajouter. En tout, cinq lignes ; et ces cinq lignes montrent au lecteur un tableau parfait de cette triste nuit, un tableau réfléchi par l'imagination d'un enfant de six à sept ans :

« A minuit, la mère se mit à pleurer. La babouchka se leva et dit :

« — Qu'as-tu donc ? Le Christ soit avec toi !

« Et la mère répondit :

« — Mon fils est mort !

« La babouchka alluma le feu, lava l'enfant, lui mit une chemisette, l'ensevelit et le plaça au-dessous des icônes. Quand le jour revint... »

Vous le voyez, ce petit garçon, réveillé par les sanglots de sa mère, et ensommeillé encore sous un cafetan, quelque part dans la soupente, suivant de ses yeux effrayés et brillants ce qui se passe dans l'isba. Et vous voyez aussi la femme du soldat, martyre douloureuse, qui disait, un jour avant : « — Dieu ! quand ce servage finira-t-il ? » et qui s'en repent amèrement, et qui, tant elle est anéantie par l'idée que ce servage vient de prendre fin par la mort, ne trouve que ces mots à dire : « Mon fils est mort ! » Elle ne sait pas ce qu'il faut faire, et appelle au secours la vieille babouchka ; et voici qu'elle se dresse devant vous, cette vieille, fatiguée par la souffrance de la vie, courbée, amaigrie, les membres desséchés jusqu'aux os, qui, avec ses mains expérimentées et lentes, se met tranquillement à la besogne, allumant des copeaux, apportant de l'eau, lavant le petit enfant, mettant tout en place, étendant sous les icônes le

corps lavé et enseveli. Et ces icônes vous apparaissent ; et toute cette nuit sans sommeil jusqu'à l'aurore vous hante, comme si vous l'aviez passée vous-même, ainsi que la passa le petit garçon qui regardait de dessous le cafetan ; — tous ces détails évoquent la nuit entière, et la gravent profondément dans votre imagination.

IX

Dans le troisième chapitre, ma part est encore plus réduite. Le type de la niania [1] est tout entier de Fedka. Déjà, dans le premier chapitre, il avait caractérisé d'un trait les rapports de la niania avec les siens : « Elle travaillait à son trousseau ; elle songeait à se

1. Bonne d'enfant. C'est la fille du soldat.

marier. » Et ce seul trait nous peint toute la fille qui ne pouvait et qui ne peut pas, en effet, prendre sa part dans les joies et les peines de la famille. Elle a, elle, son intérêt légitime, son but unique, qui lui est imposé par la nature : le mariage futur, sa future famille à elle.

Tel de nos écrivains qui se pique d'enseigner le peuple, en lui présentant des exemples de moralité dignes d'être imités, irait sûrement interroger la niania sur la part qu'elle prend dans le malheur commun et l'affliction de la famille, puis la citerait, suivant sa réponse, soit comme un exemple honteux d'indifférence, soit comme un modèle de dévouement et d'abnégation. On aurait alors l'idéal, non la personne réelle, — la niania.

Mais tout homme qui a observé beaucoup, qui a appris la vie, comprendra qu'aux yeux de la niania, le chagrin de sa famille, l'enrôlement de son père, soient à juste titre des

questions secondaires ; c'est à son mariage qu'elle songe. Et l'artiste, quoique enfant, a vu cela dans la simplicité de son âme. Quand nous ferions de la niania la plus touchante, la plus désintéressée des servantes, nous ne la verrions pas, nous ne l'aimerions pas, comme nous la voyons et l'aimons telle quelle.

Elle est si vivante, si charmante, cette fille aux grosses joues vermeilles, qui, le soir, entre dans les rondes avec des chaussures achetées sur ses économies, avec son foulard de coton rouge, et qui chérit les siens, si accablés qu'ils soient de misère et de tristesse, si différents d'humeur. Je la sens déjà bonne fille, en apprenant que sa mère n'a jamais eu à se plaindre d'elle, jamais eu à souffrir par elle.

Moi, tout au contraire, je sens qu'avec le souci de son trousseau, et les chansons qu'elle fredonne, et ses commérages de village ramassés aux champs pendant l'été, dans la

rue pendant l'hiver, c'est elle qui, dans ce triste intérieur solitaire de la femme du soldat, représente le bonheur, la jeunesse et l'espérance. Ce n'est pas pour rien que Fedka dit que leur seule joie fut le mariage de la niania, ce n'est pas pour rien qu'il décrit avec amour, avec abondance, les réjouissances de la noce, et qu'après la noce, il fait dire à la mère :

— Maintenant, nous voilà misérables pour tout de bon !

Il est évident qu'en la mariant ils ont perdu la consolation, la gaîté qu'elle apportait dans leur maison.

Tout ce tableau de la noce est d'un relief extraordinaire. Il s'y rencontre tels détails qui vous plongent malgré vous dans un étonnement sans pareil, et l'on se demande, en songeant que c'est là l'œuvre d'un enfant de onze ans, si cela est possible, si cela n'est pas l'effet du hasard.

C'est ainsi qu'on y voit un garçonnet de

onze ans, pas plus haut que la table, les yeux intelligents et attentifs ; personne ne lui prête la moindre attention, mais lui retient tout, remarque tout. Quand il veut du pain, par exemple, l'auteur ne dit pas qu'il en demande tout haut à sa mère, mais qu'il attire sa mère vers lui pour lui parler à l'oreille. Et il ne dit pas cela au hasard, il le dit parce qu'il se rappelle, dans le même moment, ses propres façons d'agir avec sa mère, sa timidité en présence des parents et des étrangers.

Entre autres observations qu'il a encore pu faire dans une noce, il a retenu et noté un trait qui, pour lui comme pour chacun de nous, caractérise à merveille les cérémonies de ce genre. « Quand on disait : « Il est amer ! » la niania prenait Kondrachka [1] *par les oreilles*, et ils s'embrassaient. »

Ensuite, la mort de la babouchka, dont la

1. C'est le marié.

dernière pensée va à son fils, et le cachet particulier donné à la douleur de la mère, — tout cela, d'une trame si forte, si serrée, tout cela n'appartient qu'à Fedka.

X

C'est sur le retour du père que je lui en avais le plus dit, en lui exposant le thème de la nouvelle. Cette scène m'avait plu, et je lui avais donné le tour sentimental de rigueur; lui aussi, il goûtait fort cette scène.

— Ne me dites rien, suppliait-il, je sais moi-même, je sais.

Et, saisissant la plume, il acheva sans désemparer toute la nouvelle, depuis cette scène jusqu'à la fin. Certes, l'opinion des autres juges m'intéressera singulièrement, mais je m'estime obligé de donner franchement la

mienne. Je n'ai trouvé, dans la littérature russe, rien de semblable à ces pages. Dans tout ce retour du père, il n'est pas dit une seule fois que c'était touchant ; l'affaire y est simplement racontée, mais racontée de manière que rien n'y est oublié, rien, notamment, de ce qui doit éclairer le lecteur sur la situation respective de chaque personnage.

Le soldat, en rentrant dans sa maison, ne prononce que trois phrases. D'abord, il ne veut pas se faire connaître, il dit dit seulement :

— Bonjour.

Puis, oubliant son rôle, il s'écrie :

— Quoi ! chez vous, pas plus de monde que ça ?

Et enfin ces mots qui exprimaient tout :

— Où donc est ma mère ?

Quels mots simples et naturels !

Et personne d'oublié. Le petit garçon est tout content, il pleure même un peu ; mais

c'est un enfant, et c'est pourquoi, à ce même moment où les larmes gagnent son père, il regarde dans sa besace et dans ses poches. Et la niania, cette babenka [1] vermeille, qui, dans des souliers trop grands, entre dans l'isba, confuse de voir du monde, et, sans dire un seul mot, embrasse son père ! Et le soldat, joyeux et ahuri, qui embrasse tous les assistants, sans savoir qui il embrasse ni qui l'embrasse, et qui, en apprenant que la babenka est sa fille, l'appelle de nouveau dans ses bras, et qui l'embrasse alors, non plus comme une simple babenka, mais comme une fille qu'on retrouve après une longue absence.

Le père revient corrigé. Que de phrases fausses et artificieuses nous débiterions à ce propos ! Fedka, lui, se borne à raconter que la niania ayant apporté du vin, le soldat s'abs-

1. Jeune femme. Diminutif de baba.

tient d'en boire. Et vous voyez la baba qui, prenant dans le sac les vingt-trois kopeks restants, se démenant dans le vestibule, chuchotant, envoie la jeune babenka chercher du vin, après lui avoir glissé dans la main la monnaie de cuivre. Vous voyez cette jeune babenka qui, relevant son tablier, faisant claquer ses gros souliers, balançant les coudes, court au cabaret avec une demi-bouteille à la main. Vous la voyez revenir à l'isba, toute rouge, et sortir de dessous son tablier la demi-bouteille ; la mère d'un air suffisant et joyeux, la pose sur la table : femme de soldat, vous la voyez à la fois offensée et heureuse quand son mari refuse de boire. Et vous sentez bien que s'il ne boit pas dans une pareille minute, c'est qu'il est véritablement corrigé.

Vous devinez dès lors que les sentiments de toute la famille changent du tout au tout.

« Mon père pria Dieu, et se mit à table. Je m'assis près de lui, à le toucher ; la niania,

sur le coffre ; et ma mère, debout près de la table, les yeux sur mon père, lui dit :

« — Voyons, tu as rajeuni, — tu n'as pas la barbe.

« Tous éclatèrent de rire. »

C'est seulement quand tout le monde est parti, que commencent les véritables causeries de la famille. Alors seulement, on apprend que le soldat est devenu riche, et qu'il s'est enrichi d'une manière simple et naturelle, comme s'enrichissent la plupart des gens, c'est-à-dire avec l'argent d'autrui, — l'argent commun du fisc demeuré entre ses mains par suite d'un hasard heureux.

XI

Plusieurs lecteurs de la nouvelle ont trouvé ce détail immoral, estimant qu'il faut extirper au lieu de la répandre dans le peuple cette idée que le Trésor est une vache à lait.

Pour moi, ce trait, sans parler même de sa vérité artistique, est un de ceux que j'aime particulièrement. Puisque l'argent du Trésor reste dans toutes mains, pourquoi n'en resterait-il pas aussi dans les mains du malheureux soldat Gordéï ?

Le peuple et les hautes classes ont, sur la probité, des idées absolument opposées. L'homme du peuple est probe, surtout dans ses relations les plus proches, par exemple avec les siens, les gens de son village et de son voisinage. Mais pour les gens du dehors,

le public, le gouvernement en particulier, les étrangers et le fisc, il rechigne toujours à leur appliquer les règles communes de la probité.

Le mougik qui ne mentira jamais à son frère, qui endurera toute espèce de privations pour les siens, qui ne lésera pas d'un seul kopek son voisin ou n'importe quel habitant de son village, ce même mougik ne se fera pas scrupule de ne laisser que la chemise au citadin et à l'étranger, de mentir sur chaque mot au tchinovnik[1] ou à un barine ; s'il est soldat, il tuera, sans le moindre remords, un prisonnier de guerre, et si l'argent du fisc lui tombe entre les mains, il s'estimera criminel envers les siens de ne point se l'approprier.

Dans la classe supérieure, par contre, les choses se passent absolument à l'inverse. Notre frère trompera plutôt sa femme, son

1. Fonctionnaire.

frère, le marchand qui le sert depuis dix ans, son voisin, ses paysans, mais, à l'étranger, il se consumera dans un perpétuel effroi de tromper involontairement qui que ce soit, et sans cesse demandera à qui il faut encore donner. Le même homme dépensera, en champagne et en gants, l'argent gagné à ses amis du régiment, et se répandra en amabilités vis-à-vis d'un prisonnier français. Il regardera comme le plus grand des crimes de toucher, étant sans ressources, à l'argent du fisc; mais, le cas échéant, il désertera la lutte, et fera ce que lui-même considère comme une lâcheté.

Je ne dis pas que ce soit mieux ou pis, je dis seulement ce qui, à mon sens, existe. Je remarquerai simplement que la probité n'est pas un instinct; cette expression « instincts honnêtes » est une absurdité. La probité est une habitude morale; nul autre chemin pour y arriver, que de commencer par les plus proches relations. Vraiment absurde est, sui-

vant moi, cette expression ; il y a des habitudes honnêtes, il n'y a pas d'instincts honnêtes.

Ces prétendus instincts honnêtes, qui se manifestent dans les relations les plus lointaines, dans les rapports avec le fisc, le gouvernement, l'Europe, l'humanité, et pas du tout dans les plus proches relations, — qui ne reposent pas sur des habitudes d'honnêteté, ces instincts honnêtes ne sont que des mots jurant avec la réalité.

XII

Je reviens à la nouvelle. L'entrée en scène de l'argent pris au Trésor, si immorale, semble-t-il, au premier abord, me paraît, au contraire, présenter le caractère le plus touchant, le plus charmant. Il arrive souvent à tel écri-

vain de notre monde, en voulant nous donner son héros comme un idéal de probité, il lui arrive, dans la naïveté de son âme, de nous dévoiler l'intérieur d'une âme sale et dépravée. Ici, au contraire, ce que veut l'auteur, c'est de rendre heureux son héros. Il suffirait à son bonheur de rentrer dans sa famille ; mais il s'agit d'extirper de ce foyer la misère qui, si longtemps, y a sévi ; où prendre l'argent? — Dans le Trésor impersonnel. Il eût fallu, sans cela, le dérober à quelqu'un : — le moyen choisi est le plus rationnel, le plus loyal.

Dans cette même scène se trouve un détail minime, un mot qui, chaque fois que je le lis, évoque tous les personnages dans leurs attitudes respectives ; un simple mot, et irrégulièrement employé, incorrect grammaticalement ; ce mot, c'est *se hâta*. Un professeur de syntaxe dira que le terme est défectueux : *se hâta* appelle un complément ; — *se hâta* de quoi faire? demandera l'instituteur. Mais ici,

c'est dit si simplement : « La mère, ayant pris l'argent, *se hâta*, et s'en fut le serrer, » que cela est charmant.

Je voudrais bien trouver un mot pareil, et voir les professeurs chargés d'enseigner la langue dire ou écrire des phrases comme celle-ci :

« Quand nous eûmes fini de dîner, la nia-nia embrassa encore une fois le père, et se retira dans sa chambre. Le père se mit alors à fouiller dans sa besace, tandis que, ma mère et moi, nous le regardions faire. Et voici que la mère aperçut un livre.

« — Ah ! tu as donc appris à lire et à écrire ? demanda-t-elle.

« — J'ai appris, répondit le père.

« Puis, le père prit un paquet volumineux, et le tendit à la mère. La mère dit :

« — Qu'est-ce que c'est ?

« Le père répondit :

« — L'argent.

« La mère, transportée, se hâta, et s'en fut le serrer.

« Puis, revenant, elle lui dit :

« — Où l'as-tu pris ?

« — J'étais sous-officier, répondit le père. J'avais les fonds du Trésor ; je payais les soldats, et ce qui me restait dans les mains, je l'ai gardé.

« Ma mère était si heureuse, qu'elle courait comme une folle. Le jour tirait à sa fin, la nuit venait. On fit du feu. Mon père prit le livre et se mit à lire. Je m'assis près de lui, tendant l'oreille ; ma mère allumait des copeaux. Et longtemps le père nous lut dans son livre. Puis nous allâmes nous coucher. Nous nous allongeâmes, mon père et moi, sur le banc de derrière, et ma mère s'étendit à nos pieds. Longtemps ils causèrent, presque jusqu'à minuit. Ensuite ils s'endormirent. »

Bien minime aussi, et qui d'abord ne frappe guère, mais qui, à la longue, émeut profon-

dément, — le détail de ce coucher : le père s'allongeant à côté de son fils, la mère à leurs pieds, et cette interminable causerie. Comme il dut se presser étroitement contre la poitrine de son père, le petit garçon ! quel enchantement pour lui, en s'endormant, et déjà à demi assoupi, d'entendre ces deux voix, dont l'une, depuis longtemps, n'avait plus résonné à son oreille !

Il semble que tout soit fini là : le père est revenu ; la misère est partie. Mais Fedka ne se contente pas aisément ; ces personnages fictifs hantent trop vivement son imagination ; il veut encore se représenter nettement le tableau de leur vie changée, et montrer comme quoi, maintenant, cette baba n'est plus la misérable femme d'un soldat, toute seule avec de petits enfants ; il y a, dans la maison, un homme vigoureux, qui ôtera de dessus les épaules fatiguées de sa femme toute la charge du malheur, du dénûment passés, et qui

apportera une nouvelle vie, libre, assurée, joyeuse.

Il n'est besoin, pour cela, que d'une seule scène, où le soldat robuste coupe du bois avec une hache ébréchée, et l'apporte dans l'isba. Et vous voyez ce petit garçon aux yeux attentifs, qui, accoutumé aux gémissements de sa mère débile et de sa babouchka, admire avec étonnement, respect et orgueil, les bras musculeux et retroussés de son père, et les coups de hache à toute volée que souligne le ban du travailleur, et le tronc qui, comme un copeau, se fend en long sous la hache tout ébréchée. Vous voyez cela, et vous êtes désormais absolument rassuré sur la vie à venir de la femme du soldat. J'imagine que la voilà maintenant bien contente.

« ... Le lendemain matin, la mère se leva, s'approcha du père, et dit :

« — Gordéï, lève-toi ; il faut du bois pour le poêle.

« Le père se leva, se vêtit, se chaussa, mit son bonnet, et demanda :

« — Y a-t-il une hache ici ?

« — Il y en a une, répondit la mère ; mais elle est pleine de brèches ; il est possible qu'elle ne coupe pas.

« Mon père empoigna fortement cette hache dans ses deux mains, s'approcha du tronc d'arbre, le mit debout, et, frappant de toutes ses forces, le fendit en long ; il coupa le bois et le porta dans l'isba. La mère se mit à allumer le poêle pour chauffer l'isba, et la flamme flamba joyeusement. »

XIII

Mais cela ne suffit pas encore à l'artiste. Il veut nous montrer aussi l'autre face de la vie, le poème d'une heureuse existence familiale, et il brosse le tableau suivant :

« Lorsque l'isba fut bien claire, mon père dit :

« — Matrena !

« Ma mère accourut.

« — Quoi donc ? fit-elle.

« Et mon père :

« — Je compte acheter une vache, cinq agneaux, deux chevaux... Et puis, il y a l'isba qui tombe en ruines... Tout cela va nous coûter à peu près cent cinquante roubles.

« Ma mère réfléchit, refléchit, puis :

« — Eh ! mais, dit-elle, c'est tout notre argent qui va passer là.

« — Nous travaillerons, répondit mon père.

« — Soit, achetons, acquiesça-t-elle. Mais voilà ; où prendrons-nous la charpente ?

« — N'y en a-t-il pas chez Kirucha ?

« — Non ! Il n'y en a plus. Les Fokanitchev ont tout pris.

« Le père réfléchit et dit :

« — Eh bien ! nous irons chez Briantzev.

« — Je crains qu'il n'en ait pas davantage, fit ma mère.

« — Comment ? il n'en aurait pas, lui, un bûcheron !

« — Il te prendra cher, dit-elle. Tu sais bien quel fripon il est.

« — J'irai le trouver, dit-il. Je lui offrirai de la vodka, et m'entendrai avec lui. Fais cuire un œuf sous la cendre pour mon dîner.

« Ma mère mit à bouillir un morceau de viande.

« Puis mon père prit la vodka, s'en fut chez Briantzev, et, restés seuls, nous demeurâmes assis longtemps. Je commençais à m'ennuyer sans mon père. Je demandai donc à ma mère la permission d'aller le rejoindre. Mais elle me dit :

« — Tu t'égarerais.

« Je me mis à pleurer, et voulus partir

quand même; mais elle me battit; et, en pleurant plus fort, je montai sur le poêle.

« Voici que mon père rentre dans l'isba. Il me dit :

« — Pourquoi pleures-tu ?

« Ma mère intervint :

« — Fedouchka a voulu te rejoindre, et je l'ai battu.

« Mon père s'approcha de moi et répéta :

« — Pourquoi pleures-tu ?

« Je me plaignis de ma mère. Lui, s'approchant d'elle, fit semblant de la frapper en disant :

« — Ne frappe plus Fedouchka, ne frappe plus Fedouchka !

« Et ma mère fit semblant de pleurer. Moi, je m'assis sur les genoux de mon père, bien content. Puis, il se mit à table, m'installa près de lui, et cria :

« — Donne-nous à dîner, la mère, à Fedouchka et à moi ! Nous avons faim.

« Ma mère nous apporte la viande, et nous mangeons. Après le dîner, ma mère demande :

« — Eh bien ! et la charpente ?

« — Cinquante roubles, répond mon père.

« — C'est pour rien, dit-elle.

« — Oui, fait mon père ; il n'y a rien à dire, la charpente est très bonne. »

Cela est bien simple, n'est-ce pas ; cela n'a pas l'air d'en dire beaucoup ; mais devant vous s'ouvre toute la perspective de leur vie familiale. Vous voyez que le garçon est encore un enfant, pleurant et riant dans la même minute, incapable d'apprécier l'amour de sa mère, s'éprenant d'un père fort qui sait fendre les troncs ; et la mère, qui sait qu'il doit en être ainsi, et qui n'en conçoit pas de jalousie ; et cet admirable Gordéï, dont l'âme déborde de bonheur !

Et cette comédie charmante qu'ils jouent tous, sachant bien que c'est une comédie,

mais qu'ils jouent par trop de joie! « Ne frappe plus Fedouchka! Ne frappe plus Fedouchka! » s'écrie le père en levant la main sur elle. Et la mère, accoutumée à pleurer pour tout de bon, fait semblant de pleurer, tout en souriant gaîment au père et au fils. Et ce garçon qui grimpe sur les genoux de son père, qu'il est fier et ravi, sans savoir lui-même pourquoi; — peut-être parce qu'ils sont heureux.

« ... Puis, le père se mit à table, m'installa près de lui, et cria :

« — Donne-nous à dîner, la mère, à Fedouchka et à moi, nous avons faim! »

« ... Nous avons faim... » et « ... m'installa près de lui... » quel amour, quelle fierté heureuse dans ces paroles! Dans cette adorable nouvelle, rien de plus adorable, de plus sincère que cette scène finale.

XIV

Mais que voulons-nous dire par là ? Que signifie, au point de vue pédagogique, cette nouvelle écrite par un enfant peut-être exceptionnel ? On nous dira :

— Vous, le maître, vous aurez sans doute coopéré, sans y prendre garde, à la composition de cette nouvelle et des autres ; et c'est bien difficile de distinguer nettement ce qui vous appartient en propre, de ce qui s'est fait en dehors de vous.

On nous dira :

— Supposons que la nouvelle soit bonne ; mais ce n'est qu'une des branches de la littérature.

On nous dira :

— Vous êtes vous-même un écrivain, et

vous avez pu dès lors, inconsciemment, donner aux élèves telles indications qu'on ne saurait prescrire aux instituteurs.

On nous dira :

— De tout cela, déduire une règle générale, une théorie, est chose impossible. C'est un phénomène curieux, et voilà tout.

Je vais tâcher d'exposer ainsi mes conclusions, qu'elles répondent à toutes les objections que je viens de signaler.

Le sens du vrai, du beau et du bien, est indépendant du degré de développement. Le vrai, le beau et le bien, sont des idées qui expriment seulement l'harmonie des choses avec notre sens du vrai, du beau et du bien.

Le mensonge n'est qu'une contradiction avec notre sens du vrai. Je ne mentirai pas pas en disant que les tables tournent sous la pression des doigts, si je le crois, et quoique ce soit faux ; mais je mentirai en disant que je n'ai pas d'argent quand je sais que j'en ai.

Un grand nez n'est pas nécessairement monstrueux, mais il est monstrueux sur un petit visage. La laideur n'est qu'une contradiction avec notre sens du beau.

Donner mon dîner à un pauvre, ou le manger, cela n'a rien de mauvais ; mais donner ou manger seul ce dîner, alors que ma mère meurt de faim, voilà une contradiction avec notre sens du bien.

En élevant, en instruisant, en développant, en façonnant l'enfant, nous ne devons avoir et nous n'avons inconsciemment qu'un but : atteindre une plus grande harmonie avec notre sens du vrai, du beau et du bien. Si le temps ne s'écoulait pas, si l'enfant ne vivait pas par toutes ses facultés à la fois, nous pourrions tout doucement arriver à cette harmonie, ajoutant là, ôtant ici, comblant les lacunes, atténuant les saillies.

Mais l'enfant vit, chaque partie de son être court vers son développement, et s'élance

en avant ; et c'est cet élan en avant de toutes les parties de son être que nous prenons la plupart pour but, poussant à leur développement sans songer à leur harmonie.

Voilà le défaut constant de toutes les méthodes pédagogiques. Nous voyons notre idéal en avant, lorsqu'il est derrière nous. Le nécessaire développement d'un homme, loin d'être un moyen d'atteindre à ce haut idéal de l'harmonie que nous portons en nous, n'est bien plutôt qu'un obstacle qui nous en sépare. C'est cette fatale loi du mouvement en avant que symbolise le fruit cueilli par notre premier père sur l'arbre de la science du bien et du mal.

Un enfant sain, quand il vient au monde, réalise complètement l'harmonie absolue avec ce sens du vrai, du beau et du bien, que nous portons en nous ; il touche encore à l'être inanimé, à la plante, à l'animal, à la nature qui personnifie à nos yeux ce vrai, ce beau, ce bien que nous cherchons et désirons. Dans

tous les siècles, chez tous les peuples, l'enfant est regardé comme l'emblème de l'innocence, de la pureté, du bien, du vrai et du beau. « L'homme naît parfait, » a dit Rousseau, et cette grande parole, comme gravée dans le granit, restera immuablement juste.

L'homme à sa naissance est comme un prototype de l'harmonie, du vrai, du beau et et du bien. Mais chaque heure de la vie, chaque minute du temps, trouble de plus en plus les rapports qui, lorsqu'il vint au monde, s'équilibraient dans une harmonie absolue, et chaque pas, chaque heure viole cette harmonie, — et chaque pas nouveau, chaque heure nouvelle aggrave le désordre : et nulle espérance de rétablir jamais l'harmonie rompue.

La plupart des instituteurs, oubliant que l'enfance c'est l'harmonie absolue, prennent pour but unique le développement de l'enfant, que règlent cependant des lois indépendantes et invariables. C'est là leur faute, et il en ad-

vient à ces instituteurs comme aux sculpteurs malhabiles.

Au lieu d'attendre, pour atténuer une saillie trop forte, qu'un nouveau hasard vienne rectifier l'irrégularité produite, — pareils au mauvais sculpteur qui, au lieu de râcler la saillie, l'exagère de plus en plus, les instituteurs n'ont en vue que d'outrer encore le développement de telle ou telle faculté déjà excessive; ou, s'ils se préoccupent de l'harmonie, ils poursuivent alors un idéal perdu dans l'avenir, en tournant le dos à l'idéal présent et passé.

L'enfant, même quand il se développe irrégulièrement, garde toujours quelques traits primitifs de l'harmonie détruite. C'est, sinon en modérant le développement, du moins en s'abstenant de le stimuler, que nous pouvons seulement espérer nous rapprocher de cette harmonie.

Mais nous sommes si sûrs de nous, si chimériquement convaincus de la perfectibilité de

l'adulte, si impatients des défauts que nous avons sous les yeux, si certains de pouvoir les corriger ; nous savons si peu comprendre et apprécier la beauté originelle de l'enfance, que, tantôt nous nous exagérons ces défauts, tantôt nous nous les dissimulons, alors qu'ils nous sautent aux yeux, corrigeant, élevant à tort et à travers. Plus on développe l'enfant, plus on l'éloigne du prototype qui fut et qui n'est plus, sans le rapprocher du prétendu prototype de la perfection de l'adulte. *Notre idéal est en arrière et non pas en avant.* L'éducation pervertit l'enfant, elle ne le corrige pas. Plus il est perverti, moins il faut l'élever, et plus il a besoin de liberté.

Enseigner, élever un enfant, mais c'est une chimère, une absurdité, pour cette simple raison que l'enfant est bien plus près que moi, que tout adulte, de cet idéal d'harmonie, de vrai, de beau, de bien, auquel je prétends le hausser. La conscience de cet idéal vit en lui

plus intense qu'en moi. Il n'attend de moi que la matière pour se compléter harmoniquement dans tous les sens.

Dès que j'eus laissé à cet enfant liberté complète, et cessé de l'enseigner, il écrivit une œuvre si belle, que la littérature russe n'offre rien de semblable. Et c'est pourquoi, dans ma conviction, nous ne pouvons pas apprendre l'art d'écrire, surtout des œuvres d'imagination, aux enfants en général, et aux petits moujiks en particulier. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de leur indiquer comment on s'y prend pour composer.

Si les moyens dont j'usais pour arriver à ce but peuvent s'appeler des procédés, ces procédés sont les suivants :

1° Proposer le plus grand choix de thèmes, le plus varié, sans les imaginer exprès pour eux, mais en donnant, au contraire, les thèmes les plus sérieux, et qui intéressent le maître lui-même.

2° Faire lire aux enfants des œuvres d'enfants, leur présenter comme uniques modèles des œuvres d'enfants, car elles sont toujours plus justes, plus gracieuses, plus morales que des œuvres d'adultes.

3° Un point essentiel : s'abstenir rigoureusement, pendant la révision des devoirs, de toute observation sur la propreté des cahiers, ou sur la calligraphie, ou sur l'orthographe, ou, encore moins, sur la construction des phrases ou la logique.

4° Comme la difficulté de la composition ne réside pas dans l'étendue, ni dans la teneur, ni dans le style, il faut que l'explication du thème appuie, non sur l'étendue, ni sur la teneur, ni sur le style, mais sur la trame, dont voici les éléments : premièrement, parmi les différentes idées qu'on présente aux enfants toutes formées, en choisir une; secondement, choisir les mots pour la rendre ; en troisième lieu, lui trouver sa place ; en quatrième lieu,

se rappeler ce qu'on a écrit, ne pas se répéter, ne rien omettre, et relier la suite avec ce qui précède; enfin, réfléchir et écrire dans le même moment, l'un n'empêchant pas l'autre.

A cet effet, voici comment je m'y prenais. Je commençais par me réserver quelques parties du travail, puis, graduellement, je m'en déchargeais sur les enfants. D'abord, je choisissais moi-même quelques idées que je leur présentais toutes formées, celles qui me semblaient les meilleures ; je leur en indiquais la place ; puis, relisant ce qu'ils avaient écrit, je les mettais en garde contre les redites ; moi, j'écrivais aussi, en leur laissant le soin de chercher les mots les plus propres à traduire la pensée. Ensuite, je leur abandonnais même le choix des idées, me réservant de relire. Finalement, ils se chargeaient eux-mêmes d'écrire tout seuls, comme dans la composition de « *La Vie de la femme d'un soldat.* »

TABLE

Pages.

Un mot de l'Éditeur 5
Comment j'appris à monter à cheval. 9
Le vieux cheval 16
Boulka 21
Boulka et le sanglier. 24
Les faisans. 30
Milton et Boulka 34
La tortue. 37
Boulka et le loup. 41
Ce qu'il advint de Boulka à Petigorsk 47
La fin de Boulka et de Milton. 54
Le lièvre gris. 57
Une chasse à l'ours. 61
Yermak. 83
Le saule 105
L'incendie. 110

Pages.
Un enfant trouvé 114
Le mougik et les concombres. 116
Récits de physique. 118
L'aimant 121
L'humidité 127
Différences dans la cohésion des particules. 131
Les cristaux. 133
Le mauvais air 138
Comment on fait les aérostats. 146
Le galvanisme. 150
Le soleil et la chaleur 157
Récits de zoologie 163
Le hibou et le lièvre 165
Comment les loups dressent leurs louveteaux 167
Poltronnerie des lièvres 169
L'odorat 172
Le toucher et la vue. 177
Le ver à soie 178
Récits de botanique 189
Les pommiers. 191
Le vieux peuplier 195
Le putiet (merisier à grosses grappes). 198
Comment marchent les arbres 201
Est-ce de nous que les enfants des mougiks doivent apprendre à écrire ou est-ce nous qui devons aller à leur école ? 204

Paris. — Typographie A.-M. BEAUDELOT, 9, place des Vosges.

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05537 652 7

1902
DEC 6